# RIP

Par Washington Irving



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

Rip Par Washington Irving

# Préface

« Rip » est mieux connu du grand public que ne l'est son auteur. On regarde souvent son histoire comme une véritable légende, oubliant qu'elle est sortie, non de l'imagination populaire, mais de la fantaisie du conteur américain Washington Irving. Il est vrai que celui-ci, loin d'avoir jamais revendiqué l'honneur de sa création, se serait apparemment contenté de passer pour le simple chroniqueur d'une aventure de son temps, très répandue parmi les descendants de ces braves Hollandais qui les premiers avaient colonisé un certain territoire des États-Unis. C'est sous le nom de plume de Diedrich Knickerbocker que notre auteur a publié, jeune encore, une histoire satirique de la ville de New-York, et continuant à s'abriter derrière le même pseudonyme, il fit ensuite paraître les contes fantastiques auxquels sa mémoire restera toujours associée, et dont l'un,

celui qui a pour sujet la véridique histoire de Mynheer Rip van Winkle, lui a vite conquis une sorte de célébrité littéraire.

Washington Irving ne s'est pourtant pas voué exclusivement à la carrière des lettres. Né à New-York en 1783, fils d'un négociant d'origine écossaise, il eut une existence assez mouvementée. Dans sa jeunesse, il fit, à cause de sa santé délicate, un séjour prolongé dans le Midi de l'Europe, puis, rentré dans son pays, il prit part à la guerre en 1812, et ne quitta l'armée que trois ans plus tard, avec le grade de colonel. C'est alors que la vocation littéraire se déclara chez lui, et il fit ses débuts comme écrivain ; mais le goût des voyages ne tarda pas à le reprendre, et il retourna en Europe, dans le but d'apprendre à connaître les pays, l'Allemagne d'abord et surtout la Grande-Bretagne, le berceau de sa race, qu'il n'avait pas encore visités. Se faisant nommer secrétaire d'ambassade des États-Unis à la Cour de Saint-James, il passa deux années en Angleterre ; de là il se rendit à Madrid, dans le caractère de ministre plénipotentiaire de son pays, auprès de la Cour d'Espagne. Tout en

exerçant ses fonctions diplomatiques, Washington Irving mit à profit son séjour dans le pays du Cid pour écrire ses jolies nouvelles espagnoles, les « Contes de l'Alhambra », ainsi que son « Histoire de la Conquête de Grenade ». Ses dernières années furent passées dans sa propriété de Sunnyside, près de New-York, et c'est là qu'il écrivit encore un bon nombre d'ouvrages, des récits historiques, tels que le volume consacré à la conquête de l'Espagne par les Maures et ceux qui traitent de la vie de Mahomet et de celle de Christophe Colomb, à côté d'œuvres de pure fantaisie, dont nous avons déjà cité les mieux connues. Car c'est indubitablement en première ligne au petit volume intitulé le « Sketchbook » (Croquis), dont sont tirés les trois contes présentés ici, que Washington Irving doit sa renommée littéraire. En dehors des documents attribués à Diedrich Knickerbocker, ce recueil renferme d'autres pièces d'un mérite considérable, des études de mœurs anglaises, de gracieuses nouvelles, et des pages d'une belle éloquence, inspirées par les monuments les plus célèbres de la vieille Albion.

L'hommage sincère offert à leurs chères gloires nationales par un ennemi de la veille, valut à l'auteur américain l'appréciation cordiale de ses confrères anglais. Dans sa modération, dans l'absence de rancune qui caractérisait les jugements portés par lui sur les institutions du pays, on salua le premier pas fait vers un rapprochement entre les deux nations depuis la guerre fratricide qui venait de déchirer brutalement les anciens liens d'affection et de parenté. Cette circonstance a peut-être contribué à rendre l'auteur de « Rip » populaire de son vivant de l'autre côté de la Manche. On le lit pourtant encore aujourd'hui avec plaisir. Aussi Rip, l'humble Rip survivra-t-il probablement à bien des héros de plus haute importance et d'ambition plus grandiose. En France, il est depuis longtemps domicilié parmi les fantômes illustres venus de l'étranger pour peupler nos rêves. Et si pour arriver jusqu'ici il a pris un sentier dérobé de préférence à la grande route battue, ouverte à tout le monde, il n'a pas pour cela changé de caractère en chemin. Sa première apparition à Paris fut, non chez les libraires, mais

au théâtre, dans l'opérette du compositeur Planquette, dont le texte fut adapté par Meilhac d'après l'original de l'Anglais Farnie. Et encore cette opérette ne venait-elle qu'à la suite d'un autre essai dramatique, pièce tirée de la nouvelle par l'acteur américain Jeffreson, qui lui-même y tint le rôle principal. C'est à la façon pittoresque dont il incarna le personnage de Rip, partant pour la montagne dans la force de l'âge, pour revenir vieillard, que Jeffreson doit son heure de célébrité.

L'aventure de Rip est connue de tout le monde. Dans la littérature elle n'est pas unique en son genre : sans parler du conte féerique de la Belle au Bois-Dormant, il existe dans la légende de nombreux exemples d'un sommeil soi-disant miraculeux. Le plus retentissant est sans doute celui qui se rattache à l'histoire de l'empereur Frédéric Barberousse, que son peuple fidèle persistait à croire vivant longtemps après sa mort. Autour de sa mémoire, l'affection de ses rudes guerriers a créé la légende que le héros, sacré immortel et plongé dans un profond sommeil, attend, enfermé dans une caverne de la montagne

du Kyffhäuser, la renaissance de l'Empire Germanique qui doit donner le signal de son réveil. C'est là que de temps en temps un voyageur égaré dans la montagne l'a aperçu, assis endormi devant la table de pierre, à travers laquelle les siècles ont laissé pousser sa longue barbe rousse, symbole de sa puissance et de sa férocité.

S'il ne faudrait assurément pas chercher à établir une ressemblance entre notre héros et le personnage énigmatique – poète, prophète et philosophe – dont l'intervention auprès des dieux, nous disent les historiens grecs, fit cesser la peste qui ravageait Athènes, c'est pourtant avec le sommeil d'Épiménide que celui de Rip offre le plus d'analogie. Washington Irving ne se serait-il pas inspiré, – inconsciemment peut-être, – de l'incident survenu au jeune pâtre crétois, qui cherchant l'ombre d'une caverne pour se mettre à l'abri du soleil de midi, s'y endort d'un sommeil qui dure plus de cinquante ans, pour trouver à son réveil un monde tout changé, dans lequel une génération nouvelle a pris la place de celle qu'il avait laissée ?

Et qui de nous ne se rappelle la charmante légende du jeune moine de Heisterbach, se promenant un jour dans le jardin de son couvent plongé dans de pieuses méditations ? En lisant le psaume qui nous apprend que les siècles passent comme un éclair devant Dieu – « Quoniam mille anni ante oculos tuos, tamquam dies hesterna, quæ præteriit » – des doutes surviennent dans son esprit ; il ne peut admettre que le temps s'écoule ainsi sans laisser de traces. Tout à coup un oiseau perché sur une branche au-dessus de sa tête entonne son chant joyeux. Le moine lève les yeux et reste en extase. Il croit n'être resté à écouter que pendant quelques instants, mais, lorsque revenant à lui, il se met en marche vers le monastère, trois cents ans se sont écoulés !

Le sommeil de Rip n'est pas d'aussi longue, durée ; il n'égale pas même celui des Sept Dormeurs d'Éphèse. Chez lui d'ailleurs, bonhomme modeste et naïf, le sommeil n'est mi une création objective de l'imagination collective d'un peuple, ni le résultat subjectif d'une haute envolée de la pensée : il croit simplement qu'on lui a versé un breuvage magique. Mais si le vieux

Rip n'est ni héros ni penseur, s'il n'a, rien d'un Hamlet ni d'un Don Quichotte, il n'en reste pas moins un véritable type humain, et celui qui l'a créé peut se vanter d'avoir ajouté sous les traits de l'aimable pochard hollandais un être très vivant aux personnages chers à l'enfance dans tous les pays.

LÉONORA C. HERBERT

# Rip

On a trouvé le conte suivant parmi les papiers laissés par feu Diedrich Knickerbocker, vieux citoyen de New-York, qui s'intéressait vivement à tout ce qui se rapporte aux traditions hollandaises du pays, et aux mœurs des descendants de ses premiers colons. Il a poursuivi ses recherches historiques moins cependant dans les livres que parmi les hommes ; les quelques documents qui existent fournissant des renseignements bien moins précieux que ne le font les vieux burghers et leurs femmes, eux-mêmes des documents vivants de ces légendes populaires si précieuses pour l'histoire des mœurs d'une époque. Toutes les fois qu'il dénichait une véritable famille hollandaise, installée dans sa ferme à toiture basse, à l'ombre d'un sycomore touffu, il la chérissait à l'égal d'un bouquin rare, et se mettait à l'étudier en vrai bibliophile.

Le vieillard ne survécut que peu de temps à la publication de son œuvre.

Toutes ses recherches aboutirent à la

publication d'une histoire de la province sous l'administration des gouverneurs hollandais. On a émis diverses opinions quant à la valeur littéraire de son œuvre, qui à vrai dire n'offre rien de remarquable sous ce rapport. Son vrai mérite, méconnu tout d'abord, consiste dans son exactitude scrupuleuse, à laquelle on rend aujourd'hui pleine justice ; c'est un ouvrage qui se trouve dans toutes les bibliothèques historiques, et qui fait autorité.

Le vieillard ne survécut que peu de temps à la publication de son livre, et maintenant que le voilà mort et enterré, on peut sans manquer de respect à sa mémoire se permettre de dire qu'il aurait pu faire meilleur emploi de son temps. Lui cependant, enfourchant son dada, poursuivait doucement son chemin, et quoique sa monture lançât parfois des ruades, qui jetaient de la poussière aux yeux de ses voisins, incommodant même ses meilleurs amis, on ne se rappelle plus ses petites excentricités que pour s'en attendrir, sachant bien qu'il n'a jamais sciemment fait de mal à personne. Mais quel que soit le jugement définitif des critiques, sa mémoire est encore

chère à beaucoup de braves gens, dont la bonne opinion vaut quelque chose, entre autres a certains fabricants de biscuits qui sont allés jusqu'à imprimer son portrait sur leurs gâteaux du Nouvel An, l'immortalisant ainsi aussi bien qu'eût pu le faire une médaille de Waterloo, ou une pièce de la reine Anne frappée à son effigie.

En remontant le cours du Hudson le voyageur voit au loin, à l'ouest du fleuve, les montagnes du Kaatskill branche détachée de la grande chaîne des Appalaches, qui s'élèvent à une hauteur considérable et dominent toute la campagne environnante. Tout changement de saison, de temps, d'heure même, fait varier les teintes et semble altérer jusqu'aux contours de ces montagnes merveilleuses, de sorte qu'elles servent de véritables baromètres à toutes les bonnes femmes du pays. Lorsque le temps est au beau fixe, elles prennent des nuances bleues ou pourpres, et leur silhouette se dessine fièrement sur le ciel pur du soir ; d'autres fois pourtant, sans qu'il y ait un seul nuage à l'horizon, leurs cimes s'enveloppent d'un capuchon de vapeurs grises qui brille et s'iliumine comme un diadème

glorieux aux derniers rayons du soleil couchant.

Au pied de ces montagnes féeriques on voit une fumée légère planer au-dessus d'un village dont les toits en bardeaux reluisent parmi les arbres à l'endroit où la fraîche verdure se fond dans les teintes bleuâtres du lointain. C'est un petit village ancien fondé par les colons hollandais dans les premiers temps de l'administration du brave Pierre Stuyvesant (Dieu ait son âme !) On y voyait encore il y a peu d'années quelques-unes de ces vieilles maisons construites en petites briques jaunes apportées de Hollande, aux fenêtres treillissées et à pignon, et surmontées d'une girouette.

Dans ce village et précisément dans une de ces anciennes maisons, assez délabrée par l'âge et le mauvais temps, vivait il y a bien des années, du temps où le pays dépendait encore de la Grande-Bretagne, un brave homme de caractère simple et aimable, du nom de Rip Van Winkle. C'était un descendant des Van Winkle qui se sont distingués par leur bravoure à l'époque mouvementée de Pierre Stuyvesant qu'ils ont accompagné au siège

de Fort Christine. Rip n'héritait cependant guère du tempérament belliqueux de ses aïeux. D'une grande bonhomie il était le meilleur des voisins et un mari obéissant que sa femme menait par le bout du nez. Il devait sans doute à cette dernière circonstance la douceur de caractère qui lui valait sa grande popularité, les hommes soumis chez eux à la tyrannie d'une mégère étant en effet les plus affables et conciliants au dehors. Nul doute que la fournaise des tourments domestiques ne plie le caractère et ne le rende malléable ; un sermon d'alcôve vaut tous les prônes pour enseigner les vertus de patience et de longanimité. On peut donc sous certains rapports trouver qu'une mégère soit une bénédiction pour son mari, et à ce compte le pauvre Rip était triplement béni. Dans tous les cas il était fort bien vu de toutes les commères du village, qui, selon l'habitude du beau sexe, prenaient toujours parti pour lui dans les querelles domestiques, et ne manquaient jamais en bavardant le soir entre elles de donner tous les torts à madame Van Winkle. Les enfants du village poussaient des cris de joie toutes les fois que Rip s'approchait d'eux : il

partageait leurs jeux, leur fabriquait des jouets, leur enseignait à faire des cerfs-volants et à jouer aux billes, et leur racontait de longues histoires d'Indiens, de revenants et de sorcières. Aussi dès qu'il se montrait dans le village était-il toujours entouré d'une troupe d'enfants qui se cramponnaient aux pans de son habit, lui grimpaient sur le dos, et lui jouaient impunément mille tours. Pas un chien du voisinage n'aboyait â son passage.

Le grand défaut du caractère de Rip était son aversion insurmontable pour toute espèce de travail profitable. Ce n'était pas qu'il fût incapable d'application ou de persévérance, car il passait souvent des journées entières assis sur un rocher humide, une canne à pêche aussi longue qu'une lance de Tartare à la main, et cela sans même qu'un seul poisson vînt l'encourager en mordant à l'hameçon. D'autres fois, un lourd fusil de chasse sur l'épaule, il cheminait pendant les heures entières à travers les bois et les marais, gravissant les collines, descendant dans les vallées, et tout cela afin d'abattre quelques écureuils ou pigeons sauvages. Jamais il ne

refusait son aide à un voisin même pour le travail le plus pénible, et il était toujours le premier à offrir ses services dans ces réunions villageoises qui ont pour but d'éplucher du maïs, ou de construire une clôture en pierres ; les femmes du village s'adressaient à lui pour faire leurs commissions et mille petites besognes dont leurs maris, moins aimables, ne voulaient pas se charger. En un mot Rip était toujours à s'occuper des affaires de n'importe qui, hormis des siennes propres. Quant à remplir ses devoirs de père de famille, et à diriger les travaux de sa ferme, voilà ce qui lui était impossible. Il déclarait même que c'était peine perdue de travailler sur sa ferme, que c'était le plus vilain lopin de terre de tout le pays, tout y allait mal, et irait toujours mal, en dépit de tous ses efforts. Chez lui les palissades pourrissaient toujours, la vache s'égarait ou entrait dans le jardin potager : la mauvaise herbe poussait plus vite dans ses champs que partout ailleurs ; la pluie faisait exprès de se mettre à tomber juste au moment où il avait un travail pressant à faire dehors ; de sorte que bien que son patrimoine se fût réduit peu à peu sous sa gestion

à un bout de champ où il cultivait du maïs et des pommes de terre, c'était pourtant la ferme la plus mal tenue de tout le voisinage.

Ses enfants étaient déguenillés et négligés comme de petits vagabonds. Son fils Rip, bambin fait à son image, promettait d'hériter avec les hardes de son père, de ses habitudes de paresse et d'incurie. On le voyait courir comme un poulain sur les talons de sa mère, vêtu de vieilles grègues de son père qu'il retenait à grand peine d'une main, comme une belle dame qui relève sa jupe par le mauvais temps.

Rip Van Winkle cependant était de ces heureux mortels d'un naturel insouciant et aimable qui prennent tout facilement, mangeant indifféremment du pain blanc ou du pain bis, pourvu qu'ils se le procurent sans peine, et aiment mieux vivre d'un sou que travailler pour gagner un louis. Laissé à lui-même il eût été tout content de passer sa vie à siffler, mais sa femme lui rebattait continuellement les oreilles de sa paresse, de son incurie et de la ruine qui menaçait sa famille. Du matin au soir cette langue

redoutable ne s'arrêtait pas, et tout ce que disait ou faisait Rip était sûr de susciter un torrent d'éloquence domestique. Aussi n'avait-il qu'une façon de répondre à des sermons de ce genre, façon qui à la longue était devenue une habitude. Il haussait les épaules, secouait la tête, levait les yeux au ciel, mais ne disait rien. Cette attitude provoquait toujours chez sa femme une nouvelle grêle de paroles, de sorte que force lui était de battre en retraite, et de quitter la maison où il ne savait pas être le maître.

Le seul partisan domestique de Rip, son chien Wolf, était aussi maltraité que son maître, car madame Van Winkle les considérait comme associés dans la paresse, et voyait même le chien d'un mauvais œil comme complice des méfaits de son maître ; Wolf ne manquait certes pas de courage, il en avait tout ce qu'il en faut à un bon chien de chasse, mais quel courage saurait résister à l'agacement continuel et toujours renouvelé d'une langue de femme ? Il prenait un air penaud en entrant dans la maison, se glissant partout la queue entre les jambes avec une mine de coupable, regardant madame Van Winkle à la

dérobée, tout prêt à se sauver en hurlant au moindre geste menaçant qu'elle faisait avec son balai ou toute autre arme offensive qu'elle tenait à la main.

Avec les années, les choses allèrent de mal en pis ; une humeur acariâtre ne s'adoucit jamais avec l'âge, et une langue mordante est le seul instrument tranchant qui s'aiguise à l'emploi. Exilé de chez lui, le pauvre Rip se consola longtemps en fréquentant une sorte de cercle perpétuel formé des sages, des philosophes et d'autres fainéants du village, qui tenait ses réunions sur un banc devant une petite auberge, ayant pour enseigne le visage rubicond de Sa Majesté Georges III. On restait là assis à l'ombre à paresser tranquillement pendant toute la durée des longs jours fatigants de l'été, rapportant nonchalamment les commérages du village, ou se racontant d'interminables histoires à dormir debout, à propos de rien du tout. Mais un homme d'État aurait pu profiter des discussions profondes qui s'engageaient lorsque par hasard quelque vieux journal laissé par un voyageur leur tombait entre les mains. Avec quel sérieux ils en

écoutaient le contenu ânonné par Derrick Van Bummel, le maître d'école, un petit homme vif, dont l'érudition ne s'effrayait de la longueur d'aucun mot du dictionnaire ; et avec quelle sagesse ils délibéraient sur les événements politiques arrivés déjà depuis plusieurs mois.

Les opinions de cette assemblée se réglaient entièrement sur celles de Nicolas Vedder, un des patriarches du village et propriétaire de l'auberge. Des le matin il s'installait sous le grand arbre devant sa porte où il restait jusqu'au soir, de sorte que ses voisins voyaient l'heure à ses mouvements aussi bien qu'au cadran solaire. Quoiqu'il ne parlât que fort rarement, occupé qu'il était à fumer sa pipe, ses partisans (car tout grand homme a ses partisans) le comprenaient parfaitement, et savaient très bien interpréter ses pensées. Lorsqu'on lisait ou racontait quelque chose qui lui déplaisait, il fumait énergiquement en émettant de sa pipe de courtes bouffées fréquentes et furieuses ; quand au contraire il était content, il aspirait lentement et tranquillement la fumée, l'expirant en nuages légers et paisibles ; parfois même, retirant la pipe de sa bouche et

laissant monter les spirales odoriférantes autour de son nez, il inclinait gravement la tête en signe de parfait assentiment.

Mais dans cette retraite même, le malheureux Rip fut enfin relancé par sa femme, qui faisait de subites irruptions dans la tranquille assemblée, sans le moindre respect pour aucun de ses membres, cet auguste personnage Nicolas Vedder lui-même n'était pas à l'abri de la langue de la langue de la terrible mégère, qui l'accusa, de but en blanc d'encourager son mari dans ses habitudes de paresse.

Le pauvre Rip était prêt a désespérer ; le seul moyen qui lui restât d'échapper aux travaux de la ferme et aux récriminations de sa femme était de prendre son fusil et de s'en aller dans les bois. Là s'asseyant au pied d'un arbre, il partageait le contenu de sa besace avec Wolf qu'il plaignait comme compagnon d'infortune. « Pauvre Wolf, disait-il, ta maîtresse te fait mener une vie de chien : mais n'importe, mon vieux, tant que je serai là, tu ne manqueras jamais d'un ami pour te défendre. » Et Wolf de remuer la queue, et de le

regarder tristement ; et je crois que si un chien est capable de ressentir la pitié, celui-là en éprouvait pour son maître.

Par une belle journée d'automne, Rip s'était aventuré sans s'en rendre compte jusqu'à un des points les plus élevés des montagnes du Kaatskill. Il était à la poursuite des écureuils, sa chasse de prédilection, faisant retentir les espaces solitaires de ses coups de feu réitérés. Essoufflé par sa course, il s'arrêta à une heure tardive de l'après-midi pour se reposer, et se jeta sur une butte verte, couverte d'herbe courte et drue, qui surplombait un précipice. D'un côté par une trouée dans les arbres il pouvait apercevoir toute l'étendue de la riche campagne boisée qui se déroulait au loin au-dessous de lui. Plus bas encore dans le lointain, le Hudson poursuivait tranquillement son cours majestueux, le miroir paisible de ses eaux troublé seulement çà et la par le reflet d'un nuage pourpre, ou la voile d'une barque attardée, et allait enfin se perdre entre les collines bleuâtres à l'horizon. De l'autre côté son regard tombait dans un profond ravin sauvage et désert, dont le sol raboteux était jonché de

quartiers de pierre tombés des rochers en surplomb, et qu'éclairaient à peine les rayons du soleil couchant. Rip resta quelque temps à contempler cette scène mais le soir approchait, l'ombre bleue des montagnes envahissait de plus en plus les vallées, et s'apercevant enfin qu'il lui serait impossible d'arriver au village avant la nuit, il poussa un gros soupir à la pensée de la scène que lui ferait Madame Van Winkle.

Il s'apprêta pourtant à descendre, mais à ce moment il entendit une voix appeler de loin « Rip Van Winkle ! Rip Van Winkle ! » Il regarda autour de lui, mais ne vit qu'un corbeau poursuivant son vol solitaire à travers la montagne. Se croyant la dupe de son imagination, il reprit son chemin lorsque le même cri retentit de nouveau dans le silence des airs « Rip Van Winkle ! Rip Van Winkle ! » À ce bruit son chien s'approcha de lui en grondant, hérissant le dos et jetant des regards craintifs dans le ravin. Rip se sentit alors envahir par une terreur vague, et se tournant avec inquiétude du même côté, il aperçut un personnage étrange qui gravissait lentement les rochers, plié sous le poids d'un fardeau qu'il

portait sur le dos. Surpris de voir un être humain dans ce lieu solitaire et peu fréquenté, mais croyant que c'était un habitant des environs qui avait besoin de son secours, Rip se hâta de descendre pour lui venir en aide. Vu de plus près, l'aspect de l'inconnu l'étonna. C'était un petit vieux trapu, de forte carrure, à la chevelure épaisse et la barbe grisonnante. Vêtu à l'ancienne mode hollandaise, il portait une tunique en drap avec ceinturon de cuir, et des culottes superposées l'une à l'autre, dont celle de dessus, fort large, avait des rangs de boutons sur les côtés et des nœuds de ruban aux genoux. Il fit signe à Rip pour que ce dernier s'approchât et lui aidât à porter le lourd baril dont il était chargé. Tout en se méfiant un peu du personnage, Rip avec sa complaisance habituelle se hâta d'accéder à son désir, et se chargeant tour à tour du fardeau les deux hommes se mirent à monter un étroit ravin formé par le lit desséché d'un torrent. En montant Rip entendit de temps en temps des roulements prolongés comme ceux du tonnerre lointain et qui semblaient sortir d'une crevasse ou fente profonde entre les rochers élevés où conduisait le

sentier raboteux qu'ils suivaient. Il s'arrêta un instant, mais se disant que le bruit n'était que le grondement d'un de ces orages passagers si fréquents dans la montagne, il reprit son chemin. En quittant le ravin, ils débouchèrent dans une espèce d'amphithéâtre qu'entouraient des rochers à pic couronnés d'arbres, à travers les branches pendantes desquels on ne pouvait qu'entrevoir le ciel bleu et les lueurs du couchant. Ils avaient marché en silence, car bien que Rip se demandât avec le plus grand étonnement dans quel but son compagnon pouvait bien transporter un baril dans cette montagne, quelque chose d'étrange et d'incompréhensible chez l'inconnu lui imposait une sorte de gêne, l'empêchant de faire des questions, et lui interdisant toute familiarité.

En entrant dans l'amphithéâtre de nouveaux sujets d'étonnement se présentèrent à ses yeux. Sur un espace nivelé au milieu du terrain un groupe de personnages étranges, affublés des costumes les plus bizarres, jouaient aux quilles. Les uns portaient de courts pourpoints, d'autres des tuniques avec de longs couteaux passés à la ceinture, et le plus grand nombre avaient

d'énormes culottes pareilles à celles du compagnon de Rip. Leur physique aussi était curieux : l'un d'entre eux avait une tête énorme, au visage large avec de petits yeux de cochon, le nez d'un autre semblait envahir tout son visage, que couronnait un chapeau blanc en forme de pain de sucre, orné d'une petite plume de coq. Tous portaient la barbe de formes et de couleurs diverses. Un vieillard d'un certain embonpoint, semblait être le chef de la société ; il portait un pourpoint brodé, ave l'épée passée à la ceinture, un chapeau à haute calotte et à plume, des bas rouges, et des souliers à talons hauts avec des rosettes. Le groupe entier rappelait à Rip les personnages d'un vieux tableau flamand qui se trouvait dans le salon de Maître Van Shaick, le pasteur du village, et qui avait été apporté de Hollande, lors de la colonisation. Rip fut surtout frappé de l'air grave et du silence mystérieux de ces gens qui s'amusaient évidemment ; jamais il n'avait assisté à une aussi triste partie de plaisir. Rien ne troublait le silence du lieu, sauf le son des balles qui en roulant faisaient résonner les montagnes avec un fracas semblable à celui du

tonnerre.

L'arrivée de Rip fit subitement cesser le jeu, et tous tournèrent vers lui des regards si vides de toute expression qu'à l'aspect de ces visages singuliers, semblables à des statues, il fut pris d'une peur soudaine, son cœur se souleva, et ses genoux s'entrechoquèrent. Son compagnon vida alors le contenu du baril dans de grandes cruches, et lui fit signe de servir la compagnie. Il obéit en tremblant de crainte ; tous burent la liqueur en silence et se remirent ensuite à leur jeu.

La terreur et l'appréhension de Rip diminuèrent peu à peu ; il osa même, lorsqu'aucun œil n'était axé sur lui, essayer le breuvage qu'il trouva ressembler fort à l'excellent genièvre de Hollande. De sa nature il était porté à la soif, et il fut bientôt tenté de renouveler l'expérience. Y prenant goût, il répéta si souvent ses visites à la dive bouteille, qu'à la fin la tête lui tourna, il perdit conscience, son menton retomba peu à peu sur sa poitrine, et il s'endormit profondément.

En s'éveillant il se retrouva sur la butte verte

d'où il avait tout d'abord aperçu le vieillard du ravin. Il se frotta les yeux ; c'était une belle matinée ensoleillée, une brise pure soufflait à travers la montagne, les petits oiseaux sautillaient et gazouillaient dans les buissons, et un aigle tournoyait dans les airs.

« Je n'ai pourtant pas dormi ici toute la nuit, se dit Rip, et toutes les circonstances qui avaient précédé son sommeil lui revinrent à l'esprit. Il revit l'homme étrange avec le baril de liqueur, – le ravin dans la montagne, – la retraite sauvage parmi les rochers, – les personnages mélancoliques jouant aux quilles, – et surtout la cruche de liqueur. « Cette maudite cruche, se dit Rip ; quelle excuse pourrai-je bien faire à ma femme ? »

Il chercha des yeux son fusil, mais à la place de son fusil de chasse propre et bien entretenu il trouva à côté de lui un vieux mousquet, au canon rouillé, dont la platine se détachait, et dont le bois était vermoulu. Il soupçonna alors les graves messieurs du jeu de quilles de lui avoir joué un mauvais tour, et l'ayant enivré de liqueur de lui

avoir volé son fusil. Wolf avait également disparu, mais il était peut-être parti à la chasse d'un écureuil ou d'une perdrix. Son maître le siffla, et l'appela à grands cris, mais tout en vain ; l'écho répéta ses appels, mais le chien ne revint pas.

Rip se leva pour visiter de nouveau le lieu des ébats de la veille, décidé s'il rencontrait un de ceux qui y avaient assisté, de lui réclamer son chien et son fusil. Mais dès les premiers pas, il se sentit une raideur aux articulations, et son agilité habituelle lui faisait défaut. « Il ne me convient guère de coucher à la belle étoile, se dit-il ; et si cette plaisanterie devait m'aliter avec un accès de rhumatisme, j'aurais un joli quart d'heure à passer avec Madame Van Winkle. » Lentement et péniblement il accomplit la descente, retrouva le ravin par où lui et son compagnon étaient montés la veille ; mais à son étonnement un torrent y roulait ses eaux, et sautant de rocher en rocher remplissait le vallon de son bruit assourdissant. Rip réussit pourtant à remonter le long du cours d'eau, se frayant difficilement un chemin à travers des fourrés de bouleaux, de sassafras et

d'hamamélis, butant de temps en temps contre des vignes sauvages, qui par l'entrelacement de leurs vrilles lui barraient le passage, formant une sorte de réseau entre les arbres.

Enfin il atteignit l'endroit où ils s'étaient engagés dans la fente conduisant à l'amphithéâtre : toute trace d'ouverture avait disparu. Les rochers formaient une haute muraille impénétrable, par-dessus laquelle tombait le torrent, nuage d'écume légère se jetant dans un bassin large et profond, obscurci par l'ombre de la forêt environnante. Voilà donc le pauvre Rip arrêté. De nouveau il siffla son chien, et l'appela par son nom ; rien ne lui répondit que le croassement d'une bande de corbeaux tournoyant autour de la cime d'un arbre desséché, qui dominait un précipice ensoleillé ; en toute sécurité à cette hauteur, ils semblaient se moquer de la perplexité du pauvre Rip. Que faire ? La matinée s'écoulait, et Rip qui n'avait pas déjeuné se sentait tirailler par la faim. Il regrettait d'abandonner son chien et son fusil, il redoutait la rencontre avec sa femme ; d'autre part rester dans la montagne ce serait risquer mourir de

faim. Secouant la tête, il remit sur son épaule le mousquet rouillé, et le cœur tourmenté et inquiet, il reprit la direction de sa ferme.

Aux abords du village, il rencontra assez de monde, mais personne de sa connaissance, ce qui n'était pas sans le surprendre, car il croyait connaître tous les habitants du pays. Toutes ces personnes portaient un costume différent de celui auquel il était habitué. Leurs regards trahissaient le même étonnement qui devait se manifester dans les siens, et la persistance avec laquelle chacun se caressait le menton en le voyant, poussa Rip à imiter machinalement ce geste.

À son ébahissement, il découvrit que sa barbe avait un pied de long !

Il arrivait aux premières maisons du village. Une bande de gamins, parmi lesquels pas un visage ne lui était connu, le poursuivit avec des huées, montrant du doigt sa barbe grise. Les chiens aussi, dont il ne reconnut aucun, aboyaient sur son passage. Le village même était changé, devenu plus grand et plus populeux. Il y avait une rangée de maisons qu'il n'avait jamais vues,

tandis que celles qu'il avait fréquentées avaient disparu. Des noms inconnus étaient sur les portes, de nouveaux visages aux fenêtres ; tout lui était étrange. Il commença à se demander avec inquiétude si lui-même et tout ce qui l'entourait n'étaient pas les victimes d'un sortilège. C'était bien son village natal qu'il n'avait quitté que la veille : à l'horizon se dressaient les montagnes du Kaatskill ; là-bas, dans le lointain coulaient les eaux argentées du Hudson ; chaque colline, chaque vallée était à sa place. Cruellement perplexe, Rip se dit : « Se peut-il que cette boisson hier soir m'ait à ce point troublé le cerveau ? »

Non sans difficulté il retrouva le chemin de sa propre demeure, dont il s'approcha en tremblant, redoutant à chaque instant d'entendre la voix criarde de Madame Van Winkle. Il trouva la maison en ruines – le toit écroulé, les carreaux cassés, les portes arrachées de leurs gonds. Un chien famélique qui ressemblait à Wolf errait par là. Rip l'appela par son nom, mais le roquet montra les dents, et s'éloigna en grondant. C'était là un coup bien cruel. « Mon chien même,

soupira le pauvre Rip, ne me reconnaît plus. »

Il franchit le seuil de sa maison, laquelle, Madame Van Winkle pour lui rendre justice, avait toujours tenue de façon irréprochable. Vides, désertes, les pièces semblaient depuis longtemps abandonnées. La solitude l'emportant sur la terreur Rip appela à haute voix sa femme et ses enfants – un instant sa voix résonna à travers les chambres désertes, puis tout retomba dans le silence.

Il sortit alors en toute hâte, et courut dans la direction de son ancien repaire, l'auberge du village – mais elle aussi avait disparu. À sa place se dressait une grande baraque en bois, aux grandes fenêtres béantes, dont quelques vitres cassées étaient bouchées par de vieux chiffons. Au-dessus de la porte d'entrée on lisait : « Hôtel de l'Union, Jonathan Doolittle, propriétaire. » Le grand arbre qui abritait la tranquille petite auberge avait disparu, et était remplacé par un grand poteau nu, dont le sommet était garni d'un objet ressemblant à un bonnet de nuit rouge, et d'où flottait un drapeau étrangement parsemé

d'étoiles et coupé de raies. Rip n'y comprenait rien. L'enseigne de l'auberge ; le portrait du roi Georges, sous lequel il avait passé tant d'après-midi paisibles à fumer sa pipe, étaient pourtant là. Les traits du bon visage rouge et épanoui n'avaient pas changé, mais le costume avait subi d'importantes modifications. L'habit rouge était troqué contre un uniforme bleu à revers jaunes ; au lieu du sceptre, la main tenait une épée, la tête était ornée d'un tricorne, et au-dessous du portrait ces mots étaient tracés en gros caractères « le Général Washington ».

Comme toujours il y avait un rassemblement devant la porte, mais Rip n'y retrouva personne de sa connaissance. Et quel changement singulier s'était produit dans la manière d'être des gens ! Un ton animé, remuant, batailleur même avait remplacé le flegme et la tranquillité assoupie des anciens habitués de l'auberge. Les yeux de Rip erraient sur le groupe, cherchant tour à tour la figure paisible au double menton de son bon camarade Nicolas Vedder, dont les lèvres au lieu de paroles oiseuses émettaient sans cesse d'épaisses bouffées de fumée, – et l'honnête

maître d'école Van Bummel, toujours armé d'un vieux journal dont il ne cessait de lire les nouvelles anciennes à tout venant. À leur place un individu sec et atrabilaire, les poches bourrées d'affiches électorales, déversait des flots d'éloquence à propos des droits des citoyens, – des élections, – des membres du congrès, – de la liberté, – de la bataille de Bunker's Hill, – des héros de soixante-seize, – et d'un tas de choses encore dont la nomenclature ne représentait aux oreilles abasourdies de Rip qu'un simple galimatias.

L'aspect de ce dernier, avec sa longue barbe grise, son fusil rouillé, son costume démodé, et la troupe de femmes et d'enfants se pressant sur ses pas, attira bientôt l'attention des politiciens de cabaret. Ils l'entourèrent, l'examinant de la tête aux pieds avec une vive curiosité. L'orateur vint à lui avec empressement, et le tirant à l'écart, lui demanda « de quel côté il était ? » Rip hébété ouvrit de grands yeux. Presqu'en même temps, un autre individu de taille minuscule, mais aussi affairé que petit, le prit par le bras, et se dressant sur la pointe des pieds, lui demanda à l'oreille s'il

était « fédéral ou démocrate ? » Cette question n'était pas pour tirer Rip de son embarras, et il hésitait à répondre, lorsqu'un troisième personnage fendit la foule pour s'approcher de lui, en donnant des coups de coude à droite et à gauche pour se frayer un chemin. C'était un vieux monsieur à l'air astucieux et suffisant, coiffé d'un tricorne pointu, qui se plantait devant Van Winkle une main sur la hanche, l'antre appuyant sur sa canne, lui demanda d'un ton sévère ce qui l'amenait à l'élection armé d'un fusil et suivi d'une foule comme s'il avait l'intention de soulever une émeute dans le village ? – « Hélas ! messieurs, s'écria Rip, tout intimidé, se sentant pénétré jusqu'au fond de l'âme par le regard perçant et même par le chapeau pointu de son terrible interlocuteur ; hélas, je ne suis qu'un pauvre fermier, habitant bien inoffensif de ce village, et sujet fidèle du roi, que Dieu bénisse. » Un cri formidable s'éleva parmi les assistants. – « Un royaliste, un royaliste ! À bas l'espion ! conspuez le transfuge ! » Il fallut toute l'autorité de l'homme important au tricorne pour rétablir l'ordre.

Fronçant le sourcil, d'un air terrible il questionna de nouveau le suspect : que venait-il faire là, et qui cherchait-il ? Le malheureux l'assura humblement qu'il n'avait aucune mauvaise intention, et qu'il ne faisait que chercher quelques-uns de ses voisins qui fréquentaient la taverne comme lui.

– Eh bien ! qui sont-ils ? nommez-les !

Rip refléchit un instant, puis demanda à son tour :

– Où est Nicolas Vedder ?

Un court silence se fit interrompu au bout d'un instant par la voix grêle d'un vieillard. Nicolas Vedder ? Mais il y a dix-huit ans qu'il est mort. Une croix en bois marquait autrefois l'endroit où il reposait dans le cimetière, mais il n'en reste plus rien.

– Qu'est devenu Brom Dutcher ?

Il est parti à l'armée au commencement de la guerre, les uns disent qu'il a été tué à l'assaut de Stony Point, d'autres qu'il s'est noyé à la pointe d'Antony pendant une tempête. Je n'en sais rien

– en tous cas il n'est jamais revenu.

– Et le maître d'école, Van Bummel ?

– Lui aussi s'en est allé à la guerre, est devenu un grand général de milice, et fait maintenant partie du congrès.

Le cœur de Rip se serra en apprenant les tristes changements qui s'étaient produits parmi ses amis et en se trouvant ainsi seul au monde. Ces réponses se rapportant à de si longs espaces de temps, et à des choses auxquelles il ne comprenait rien – la guerre, le congrès, etc. – achevèrent de le dérouter ; il n'eut plus le triste courage de demander des nouvelles d'autres amis, et s'écria avec désespoir :

– Personne ici ne connaît-il Rip Van Winkle ?

– Ah ! Rip Van Winkle ! s'écrièrent deux ou trois en chœur, mais oui ! voilà Rip Van Winkle là-bas, adossé à l'arbre.

Rip regarda dans la direction indiquée, et aperçut son portrait exact, tel qu'il avait été en allant à la montagne, aussi paresseux, semblait-il, et tout aussi déguenillé. Cela mit le comble à son

ahurissement. Il commença à douter de sa propre identité, se demandant s'il était lui-même ou un autre. L'homme au tricorne ajouta à son embarras en lui demandant qui il était, et comment il s'appelait ?

Dieu seul le sait, s'écria-t-il au bout de son latin ; je ne suis pas moi-même – je suis un autre – c'est moi là-bas – non c'est quelqu'un d'autre qui a pris ma place. Hier soir encore j'étais moi-même, mais je me suis endormi sur la montagne, on m'a changé mon fusil, tout est changé, je suis changé moi-même, et je ne sais plus mon nom ni qui je suis !

Sur ce les assistants échangèrent des regards en hochant la tête d'une façon significative. Se touchant le front du doigt, quelques-uns discutèrent la nécessité de s'emparer du fusil afin de mettre le vieux bonhomme hors d'état de nuire. À cette idée l'homme au tricorne se retira avec précipitation. Au même instant une belle femme au teint éblouissant de fraîcheur se fraya un passage à travers la foule rassemblée pour regarder l'homme à la barbe grise. Elle portait

dans les bras un enfant joufflu qui, pris de peur à la vue du vieillard, se mit à pleurer.

– Chut, Rip, dit-elle, chut, petit sot ; le vieux ne te fera pas de mal.

Le nom de l'enfant, l'aspect de la mère, le ton de sa voix éveillèrent un monde de souvenirs dans l'esprit de Rip.

– Comment vous appelez-vous, ma brave femme, demanda-t-il.

– Judith Gardenier,

– Et le nom de votre père ?

– Le pauvre homme s'appelait Rip Van Winkle, mais il y a vingt ans qu'il quitta la maison son fusil sur l'épaule, et depuis nous n'en avons plus entendu parler, – son chien revint à la maison sans lui. S'est-il tué d'un coup de fusil, ou les Indiens l'ont-ils enlevé, c'est ce qu'on ne saura jamais. Je n'étais alors qu'une toute petite fille.

Rip n'avait plus qu'une question à poser, mais il le fit d'une voix mal assurée :

– Et votre mère ?

– Elle est morte il y a peu de temps de la rupture d'un anévrisme, occasionnée par un accès de colère contre un colporteur.

Cette nouvelle apportait au moins quelque consolation au brave homme qui ne put se retenir plus longtemps, et saisissant sa fille et son petit-fils dans ses bras, il s'écria :

– Je suis ton père ! Autrefois le jeune Rip Van Winkle – aujourd'hui le vieux Rip Van Winkle ! – Est-ce que personne ne connaît le pauvre Rip Van Winkle ?

Tous étaient stupéfaits : cependant une vieille femme s'avançant en chancelant et s'abritant les yeux de la main, le dévisagea un instant, puis s'écria :

– Mais oui, c'est Rip Van Winkle ! C'est lui-même. Soyez le bienvenu, mon vieux voisin – mais où donc avez-vous passé ces vingt longues années ?

L'histoire de Rip fut vite racontée, car pour lui ces vingt années n'avaient été qu'une seule nuit. Les voisins écarquillèrent les yeux en entendant

son récit ; quelques-uns même clignèrent de l'œil en mettant la langue dans la joue, et l'homme au tricorne, sa frayeur passée, revint à la charge. Les coins de sa bouche s'abaissèrent, et il hocha la tête d'un air de doute, en quoi il fut tout de suite imité par le reste de l'assemblée.

On se décida pourtant de s'en remettre à l'avis du vieux Pierre Vanderdonk que l'on voyait à ce moment s'avancer lentement le long de la route. Ce vieillard, dont l'aïeul nous a laissé une des premières chroniques de la colonie, était lui-même en sa qualité du plus ancien habitant du village au courant de tous les événements remarquables et de toutes les traditions du pays. Il reconnut immédiatement Rip, et confirma en tous points son récit, assurant que les montagnes du Kaatskill avaient de tout temps été hantées par des êtres surnaturels, et que le fait était transmis par son aïeul l'historien. La légende voulait que le célèbre Hendrick Hudson, le premier à découvrir le fleuve et le pays, revenait tous les vingt ans avec l'équipage de son navire la Demi-lune, revoir le lieu de ses exploits, et qu'il lui était ainsi permis de veiller sur le fleuve et la

grande ville qu'il avait dotés de son nom. Il ajouta que son père avait une fois aperçu ces personnages vêtus de leur costume hollandais jouant aux quilles dans un vallon enserré dans les rochers près du sommet de la montagne, et que lui-même, par une après-midi d'été avait entendu le choc de leurs balles résonnant comme de lointains coups de tonnerre.

Sa curiosité satisfaite, l'assemblée se dispersa, et s'occupa de nouveau des affaires plus importantes de l'élection. Quant à Rip, sa fille l'emmena chez elle, dans sa maison propre et bien aménagée, où elle lui présenta son mari, un gros et jovial fermier en qui le vieillard reconnut un de ces gamins qui lui avaient autrefois si souvent grimpé sur le dos. Son fils et héritier Rip, le vivant portrait de son père, qu'il avait vu adossé à un arbre, était employé aux travaux de la ferme, mais il montrait une tendance héréditaire à s'occuper de tout plutôt que de son travail.

Rip ne tarda pas à reprendre ses anciennes habitudes ; au cours de ses promenades il retrouva quelques-uns de ses vieux camarades,

mais tous avaient bien vieilli, de sorte qu'il préféra, se faire des amis parmi la jeune génération dont il eut vite fait de gagner les sympathies.

Étant absolument désœuvré, et ayant pour son bonheur atteint l'âge où un homme peut sans reproche se permettre de ne rien faire, il reprit sa place sur le banc devant l'auberge, et jouit bientôt de l'estime générale comme un des patriarches du village et une chronique vivante des anciens temps « avant la guerre ». Mais il lui fallut un certain temps pour se mettre au courant de l'état actuel des choses, et par arriver à comprendre les événements étonnants qui s'étaient passés pendant son sommeil. On lui apprit qu'une guerre révolutionnaire avait éclaté – que le pays avait secoué le joug de la vieille Angleterre – qu'au lieu d'être un sujet de Sa Majesté Georges III, il était à présent un citoyen de la République libre des États-Unis. Notre ami Rip à vrai dire se souciait peu de politique, les changements survenus dans les États et les Empires le laissaient absolument froid : un seul genre de despotisme l'avait pendant longtemps fait souffrir

– la tyrannie insupportable de sa femme. Maintenant, Dieu merci, tout cela était bien fini ; il était délivré des liens du mariage, et pouvait aller et venir à son gré sans craindre les reproches de Madame Van Winkle. Cependant chaque fois qu'il entendait prononcer le nom de sa femme, il baissait la tête en soupirant, puis levait les yeux au ciel, ce qu'on pouvait interpréter comme l'expression soit de simple résignation, soit de sa reconnaissance envers le ciel.

Il ne se lassait pas de raconter son histoire à tout étranger qui descendait à l'auberge ; et si dans les premiers temps son récit variait toujours sur certains points, cela provenait sans doute de ce qu'il sortait à peine de son long sommeil. L'histoire prit enfin une forme définitive, et telle que je viens de la raconter fut connue dans ses moindres détails de tous les habitants du pays, hommes, femmes et enfants. Il y avait bien quelques incrédules qui se moquaient du pauvre Rip et de son aventure, insistant qu'il n'avait jamais eu la tête très solide. Les descendants des vieux colons hollandais sont pourtant presque unanimes à ajouter foi à ce conte ; aujourd'hui

encore en entendant rouler le tonnerre dans les montagnes du Kaatskill, ils ne manquent pas de dire que Hendrick Hudson et son équipage font leur partie de quilles, aussi n'y a-t-il pas un mari à la ronde, de tous ceux qui sont tyrannisés par leur femme, qui n'ait parfois souhaité au plus fort de l'orage domestique, de goûter à la boisson soporifique de Rip Van Winkle.

Note. – On serait tenté de croire que M. Knickerbocker ait tiré ce conte de la légende allemande de l'empereur Frédéric Barberousse et de la montagne du Kyffhäuser, mais la note ci-jointe qu'il y a ajoutée, démontre que c'est un fait véritable, rapporté avec son exactitude habituelle.

« Si l'histoire de Rip Van Winkle paraît fort invraisemblable à bien des personnes, pour ma part je n'hésite pas à y croire, sachant que les pays habités par les colons hollandais ont été le théâtre d'événements très étranges, et qu'on y a vu des apparitions merveilleuses. À combien de villages le long des rives du Hudson se rattachent des légendes tout aussi surprenantes que celle-ci,

et appuyées par des témoignages incontestables. J'ai connu personnellement Rip Van Winkle, et quoiqu'il fût d'un âge très avancé, lors de notre dernière entrevue, la lucidité de son esprit à propos de tout autre sujet fait croire qu'il n'a pas divagué quant à celui-ci. Du reste j'ai vu de mes propres yeux un rapport sur l'affaire fait devant un juge de paix, avec une croix apposée en signature, de la main de ce dernier. On ne saurait donc avoir de doutes sur la vérité du fait.

D. K. »

*Post scriptum.* – Les notes suivantes sont tirées d'un carnet de voyage de M. Knickerbocker :

« De toute antiquité la région du Kaatsberg, ou montagnes du Catskill, a été un pays de fables et de légendes. Selon les Indiens, ces montagnes étaient peuplées d'esprits, dont la puissance s'exerçait sur les variations du temps, qu'ils réglaient d'après leurs caprices, envoyant à leur bon plaisir la pluie ou le beau temps, de bonnes ou de mauvaises saisons de chasse. Tous

obéissaient à un esprit supérieur, qu'on disait être leur mère. Elle habitait la plus haute cime du Catskill, et était la gardienne des portes du jour et de la nuit, qu'il lui fallait ouvrir ou fermer a l'heure convenable. C'était elle qui suspendait la nouvelle lune au ciel, découpant l'ancienne pour en faire des étoiles. Pendant les grandes sécheresses, si on savait se la rendre propice, elle tissait de légers nuages d'été, qu'elle fabriquait avec les toiles d'araignées et la rosée du matin, et qu'elle répandait en flocons du haut de la montagne, d'où ils flottaient dans les airs jusqu'à ce que, dissous par la chaleur du soleil, ils se répandaient en ondées bienfaisantes sur la terre desséchée, faisant pousser l'herbe, et mûrir le blé et les fruits. Était-elle mécontente, elle fabriquait au contraire de gros nuages noirs comme de l'encre, au milieu desquels elle se tenait comme une grosse araignée dans sa toile, et qui en éclatant répandaient le désastre dans les vallées.

La tradition indienne veut que dans les temps les plus reculés un Manitou ou Grand Esprit hantât les endroits les plus solitaires de ces montagnes, se plaisant à jouer des tours

malveillants aux Peaux Rouges. Parfois prenant la forme d'un cerf d'un ours ou d'une panthère, il s'amusait à se faire poursuivre par le chasseur ahuri à travers les forêts touffues, parmi les rochers à pic, l'entrainant enfin au bord d'un abîme dans lequel il s'élançait en poussant un rire infernal.

On montre encore la demeure préférée de ce Manitou. C'est un grand rocher à pic, situé dans l'endroit le plus sauvage de la montagne, et qu'on appelle la Roche au Jardin à cause des lianes et des pampres qui l'enlacent et des fleurs multicolores dont le sol est jonché aux alentours. Près de sa base se trouve un petit lac, repaire du butor farouche, et dont les eaux sont couvertes de grandes feuilles de nénuphar sur lesquelles les couleuvres d'eau viennent se chauffer au soleil. Cet endroit inspirait une crainte superstitieuse aux Indiens, de sorte que le chasseur le plus audacieux n'osait jamais s'aventurer dans ses parages à la poursuite de sa proie. Un jour cependant un chasseur qui s'était égaré dans la région, pénétra jusqu'au rocher où il découvrit un grand nombre de gourdes placées dans les

fourches des arbres. S'emparant de l'une d'elles il l'emporta, mais dans sa fuite précipitée il la laissa tomber entre les rochers, d'où jaillit aussitôt un torrent bouillonnant qui, entraînant le malheureux, le roula par des précipices où son corps se brisa. Le torrent poursuivit son cours jusqu'à ce qu'il rejoignit le Hudson, dans lequel il verse encore aujourd'hui ses eaux. C'est la rivière connue sous le nom de Kaaters-kill.

# Le vallon enchanté

Sur la rive gauche du Hudson, au sein d'une vaste anse, à l'endroit même où le fleuve s'élargit en véritable lac, que les anciens navigateurs hollandais appelaient le Tappan Zee, et qu'ils ne franchissaient jamais sans diminuer de voiles et sans se recommander à saint Nicolas, se trouve une petite ville le port de Greensburgh, plus connue sous le nom de Tarry Town. Ce nom lui fut donné autrefois, dit-on, par les commères du pays, parce que leurs maris avaient toujours l'habitude de s'y attarder autour de l'auberge les jours de marché. Quoi qu'il en soit, je ne réponds pas du fait, mais le constate seulement par mesure de précision. Nom loin de ce village, il y a une petite vallée enserrée par de hautes collines, qui est un des endroits les plus tranquilles du monde. Un petit ruisseau, dont le doux murmure sert à vous bercer, le traverse lentement, et les seuls sons qui viennent interrompre la tranquillité absolue, sont le cri de la caille ou de temps en temps le bruit fait par le bec du pivert tapant sur

le trône des arbres.

Je me rappelle avoir comme tout jeune homme fait ma première chasse aux écureuils à l'ombre d'un bosquet de grands noyers qui abritent un côté de la vallée. C'était vers midi, au moment où tous les sons de la nature se taisent, que j'y pénétrai, et le bruit de mon propre fusil me fit tressaillir, lorsque son premier coup, retentissant dans le silence, éveilla les échos irrités. Si jamais je cherchais une retraite loin du monde et de ses distractions je ne saurais en trouver de plus paisible où passer dans la solitude et la rêverie le reste d'une vie troublée.

La tranquillité somnolente de l'endroit, et le tempérament léthargique de ses habitants, descendants des premiers colons hollandais, lui ont valu le nom de Sleepy Hollow (le Vallon Endormi) et dans tout le voisinage les jeunes paysans qui l'habitent sont appelés les Gars du Vallon Endormi.

On dirait que le pays est soumis à quelque influence rêveuse qui assoupit les gens, et imprègne tout, jusqu'à l'atmosphère même. Les

uns disent que dans les premiers temps de la colonisation un savant docteur allemand jeta un sort sur la localité ; d'autres racontent qu'un vieux chef indien, prophète ou sorcier de sa tribu, y tenait son sabbat avant la découverte du pays par Maître Hendrick Hudson. Toujours est-il que cet endroit se trouve encore aujourd'hui sous la domination de quelque puissance mystérieuse qui ensorcelle les bonnes gens, les faisant vivre en une rêverie perpétuelle. Portés à toutes sortes de croyances merveilleuses, sujets à l'extase et aux visions, ils voient des choses étranges et entendent dans les airs de la musique et des voix. Superstitions nocturnes, lieux hantés, revenants, abondent dans le voisinage ; on voit souvent briller au-dessus de la vallée les météores et les étoiles filantes, et le cauchemar avec toute sa suite de démons en fait le site préféré de ses ravages.

Mais le spectre qui hante surtout cette région enchantée, et semble commander à toutes les puissances de l'air, apparaît sous la forme d'un cavalier sans tête. C'est, dit-on, un troupier hessois dont la tête fut emportée par un boulet de

canon dans quelque combat ignoré de la guerre révolutionnaire. Il apparaît de temps en temps aux gens du pays, chevauchant en toute hâte à travers les ténèbres, comme si le vent l'emportait. La vallée n'est pas son unique repaire ; on le voit parfois sur les routes environnantes, et surtout dans le voisinage d'une église située non loin de là. Certains historiens de la contrée, des plus dignes de foi, qui ont eu soin de rassembler et de comparer les légendes variées se rapportant à ce spectre, affirment que le corps du troupier ayant été enterré dans le cimetière, le fantôme s'en va chaque nuit sur le champ de bataille à la recherche de sa tête, et que s'il passe ainsi en coup de vent à travers la vallée, c'est qu'il est en retard et se presse de rentrer au cimetière avant l'aurore. Tel est le fond de cette légende qui a servi de matière à bien des contes fantastiques dans ce pays de revenants. Le fantôme est connu dans toutes les veillées sous le nom du Cavalier sans tête du Vallon Endormi.

Il est à remarquer que la tendance aux hallucinations dont j'ai parlé plus haut, ne se trouve pas seulement chez ceux qui sont nés dans

la vallée, mais qu'elle gagne tous ceux qui y demeurent pendant un certain temps. Quelque éveillés qu'ils aient été avant d'entrer dans cette région somnolente, ils respirent inévitablement l'air ensorcelant qui les environne, et deviennent rêveurs, hallucinés, visionnaires.

C'est avec les plus vifs éloges que je parle de cet endroit paisible, car c'est dans de telles petites vallée hollandaises, retrouvées de loin en loin au sein du grand État de New-York, que la population, les mœurs et les coutumes ne changent point, le grand courant d'immigration et de progrès qui change continuellement les autres parties de ce pays sans cesse en mouvement, les laissant toujours de côté. Elles ressemblent à ces eaux tranquilles que l'on trouve aux bords d'un torrent impétueux, où le fétu de paille et la bulle d'air paraissent se balancer à l'ancre ou tourner dans leur port en miniature, à l'abri du courant impétueux. Quoique de longues années se soient écoulées depuis ma dernière visite au pays ombragé et somnolent du Vallon Endormi, je me demande si je ne trouverais pas encore aujourd'hui les mêmes arbres et les mêmes

familles végétant dans cette paisible retraite.

À une période reculée de l'histoire américaine, c'est-à-dire il y a une trentaine d'années environ, un brave homme du nom d'Ichabod Crane vivait dans cet endroit retiré, dans le but d'instruire les enfants de ces parages. Il était né dans le Connecticut, État qui fournit à la Fédération des défricheurs aussi bien de l'esprit que des forêts, expédiant chaque année des légions de bûcherons à la frontière, et de maîtres d'école à la campagne. Le nom de Crane (cigogne) n'était pas mal approprié à sa personne dégingandée. Grand, excessivement maigre, il avait les épaules étroites, les bras et les jambes d'une longueur démesurée, des mains qui pendaient à une lieue hors de ses manches, et des pieds qui auraient pu servir de pelles. Avec ses énormes oreilles, ses gros yeux d'un vert vitreux, et son long nez en bec d'oiseau, sa petite tête au crâne aplati, emmanchée d'un long cou, il faisait l'effet d'une girouette tournant à tous les vents. À voir sa silhouette se découper sur le ciel au sommet d'une colline un jour de vent, ses vêtements se boursouflant et notant autour de sa disgracieuse

personne, on eût dit le génie de la famine descendu sur la terre, ou quelque épouvantail échappé d'un champ de blé.

L'école, bâtiment peu élevé ne comprenant qu'une seule pièce était grossièrement construite en bois ; les fenêtres étaient en partie garnies de vitres, des feuilles arrachées à de vieux cahiers remplaçant celles qui manquaient. Aux heures de récréation, la maison était fermée d'une façon très ingénieuse : un brin d'osier maintenait le loquet en place et des pieux étaient plantés devant les volets, de sorte qu'un voleur pouvait, il est vrai, s'y introduire assez facilement, mais se fût trouvé bien embarrassé pour en sortir. L'architecte Yost Van Houten avait sans doute conçu cette idée géniale par analogie avec le mécanisme d'une nasse à anguilles.

Un énorme bouleau s'élevait d'un côté de la maison, qui était assez éloignée du village mais agréablement située au pied d'une colline boisée, non loin d'un clair ruisseau. Les jours d'été, un murmure confus, pareil au bourdonnement d'une ruche, sortait par les fenêtres ouvertes,

interrompu seulement, de temps en temps par la voix autoritaire du maître, ou par le sifflement des verges à l'aide desquelles il cherchait à pousser quelque retardataire le long du chemin fleuri de la science. À vrai dire c'était un homme consciencieux qui ne gâtait point ses élèves.

Que l'on ne s'imagine pourtant pas que c'était un de ces tyrans de la jeunesse qui jouissent de la douleur de leurs sujets. Tout au contraire il faisait la justice avec discernement plutôt que sévérité, enlevant le fardeau aux faibles et l'imposant aux forts. Il montrait de l'indulgence à l'enfant chétif qui tressaillait à la moindre menace d'une correction, quitte à satisfaire la justice en infligeant une double portion à quelque petit Hollandais têtu, au dos large et la peau dure. Il appelait tout ceci « faire son devoir envers les parents » et jamais il n'infligeait de châtiment sans le faire suivre de l'assurance si consolante pour le mioche endolori « qu'il s'en souviendrait et lui en serait reconnaissant jusqu'au dernier jour de sa vie ».

En dehors des heures de classe il se faisait le

camarade des grands élèves, prenant même part à leurs jeux, et les après-midi de congé il reconduisait ceux des petits qui avaient de jolies sœurs, ou dont les mères étaient renommées pour leur bonne cuisine. Il est vrai que c'était dans son intérêt d'être en bons termes avec ses élèves. Le petit revenu qu'il tirait de l'école lui aurait à peine fourni le pain quotidien, car il mangeait pour quatre, étant doué des capacités de dilatation de l'anaconda. Pour suppléer à l'insuffisance de son traitement, les fermiers dont il instruisait les enfants, le logeaient et le nourrissaient tour à tour, selon la coutume du pays. Il passait successivement huit jours dans chaque famille, faisant ainsi le tour de la localité, emportant tous ses biens terrestres enveloppés dans un foulard de coton.

Afin de ne pas être trop à charge à ses hôtes rustiques qui sont disposés à trouver les dépenses scolaires onéreuses, et à regarder les maîtres d'école comme de simples fainéants, il s'ingéniait par tous les moyens possibles à se rendre utile et agréable. Il aidait les fermiers dans les moins durs des travaux de la ferme, faisait le

foin, raccommodait les barrières, menait les chevaux à l'abreuvoir, rentrait les vaches, coupait le bois. De plus il mettait de côté toute la dignité et l'absolutisme avec lesquels il régentait son petit empire à l'école, pour se faire merveilleusement doux et insinuant. Il se faisait bien voir des mères en caressant les enfants, surtout les plus petits, et comme le lion de la fable qui protégea l'agneau de façon si magnanime, il restait assis pendant des heures entières un enfant sur les genoux, tandis que du pied il en berçait un autre.

En plus de ses autres occupations il était le professeur de chant de toute la contrée, et ramassait bien des pièces blanches en enseignant à la jeunesse l'art de psalmodier. Aussi était-il assez fier le dimanche de prendre sa place à la tribune de l'église, entouré des meilleurs chanteurs, et à son avis l'emportant tout à fait sur le pasteur. Dans tous les cas sa voix se faisait entendre au-dessus de toutes les autres, et de nos jours encore lorsque dans cette même église on entend des trilles nasillardes qui résonnent au loin, on se dit que la méthode d'Ichabod Crane

porte encore ses fruits. Le maître d'école joue en général un rôle assez important dans la société féminine d'une région rurale. On le considère presque à l'égal d'un monsieur qui vit de ses rentes ; par ses goûts et sa culture intellectuelle il est bien supérieur aux paysans lourdauds, et ne le cède en science qu'au pasteur lui-même. Aussi dès qu'Ichabod paraissait, il se faisait tout un remue-ménage autour de la table à thé d'une ferme ; on s'empressait d'apporter une assiette de gâteaux supplémentaire, parfois même on sortait en son honneur une théière en argent. Notre érudit se trouvait dans les bonnes grâces de toutes les jeunes filles. Il fallait le voir faisant la roue au milieu d'elles dans le cimetière, le dimanche entre les offices ! Il leur cueillait des grappes de raisin aux vignes qui enlaçaient les arbres, déchiffrait pour les amuser toutes les inscriptions funèbres, ou errait entouré de toute la bande, le long des bords du biez, tandis que les pauvres rustres plus timides n'osaient approcher, lui enviant son élégance et son habileté supérieures.

Sa vie à moitié nomade faisait de lui une sorte de journal ambulant, portant de maison en maison

tout un paquet de commérages, ce qui le rendait toujours et partout le bienvenu. Les femmes le tenaient pour un monument d'érudition, car il avait lu plusieurs livres du commencement jusqu'à la fin, et possédait sur le bout des doigts l'histoire de la sorcellerie dans la Nouvelle Angleterre, par Cotton Mather, à laquelle d'ailleurs il ajoutait une foi pleine et entière.

Curieux mélange de ruse et de crédulité, il avait un goût du surnaturel qu'égalait seulement la facilité avec laquelle il acceptait les contes les plus abracadabrants, et le séjour dans ce pays de sortilèges n'avait fait qu'augmenter l'un et l'autre. Il n'y avait pas d'histoire trop merveilleuse, trop monstrueuse même, pour qu'il ne l'avalât. Souvent l'après-midi, après avoir congédié ses élèves, il relisait avec délices les histoires sinistres de Mather, étendu sur le moelleux champ de trèfles bordant le ruisseau qui murmurait, à côté de l'école, jusqu'à ce que le crépuscule envahissant lui rendît la page illisible. Alors, reprenant à l'heure du berger le chemin de la ferme où il se trouvait momentanément domicilié, le long des marais et du cours d'eau, et

à travers les bois pleins d'affreux mystère, il tressaillait à tous les bruits de la nature. À son imagination surexcitée tout devenait sujet d'effroi, que ce fût le coassement du crapaud, précurseur de l'orage, ou le triste cri de la chouette, ou même le bruissement subit des feuilles dans un taillis lorsque des oiseaux effrayés abandonnaient leur perchoir. Les vers dont la lueur brille au plus fort dans les recoins les plus sombres, le faisaient parfois tressaillir, surtout si l'un d'eux jetait une clarté plus vive que d'habitude sur son chemin, et qu'un gros imbécile de scarabée volât lourdement contre lui, c'était le comble de la terreur ; le malheureux était prêt à rendre l'âme, se croyait frappé d'une baguette de sorcier. En de telles circonstances, sa seule ressource pour s'étourdir et chasser les mauvais esprits, était d'entonner un psaume ; et les bonnes du Vallon Endormi, assises le soir sur le pas de leur porte, s'étonnaient souvent d'entendre cette mélodie nasillarde descendre de la colline lointaine ou monter le long de la route sombre.

Un autre de ses plaisirs un peu macabres

consistait à passer les longues veillées d'hiver auprès des vieilles fermières hollandaises qui, assises à filer auprès de l'âtre, une rangée de pommes cuisant devant le feu, lui faisaient de merveilleux récits de revenants, d'esprits, de prairies, ruisseaux, ponts et maisons hantés, se plaisant surtout à raconter les diverses légendes qui entourent le nom du Cavalier sans tête, ou du Hessois galopant du Vallon Endormi comme elles l'appelaient parfois. De son côté il les entretenait d'histoires de sorcellerie, leur parlait de signes de mauvais augure et des visions effrayantes aperçues autrefois dans le Connecticut ; il les faisait frissonner par ses prédictions sur les comètes et les étoiles filantes, et les épouvantait en leur assurant que la terre tourne vraiment et que la moitié du temps on est sens dessus-dessous.

Mais ce plaisir dont il jouissait à son aise accroupi au coin d'un bon feu qui éclairait toute la pièce, où aucun fantôme n'eût osé se montrer, il le payait cher par les terreurs qu'il endurait en rentrant à son domicile. Quelles formes et quelles ombres terribles entouraient son chemin dans la

blancheur voilée et mystérieuse d'une nuit de neige ! Il lançait des regards envieux au filet de lumière projeté d'une fenêtre éloignée à travers les champs déserts ; un buisson couvert de neige, se dressant sur son chemin comme un fantôme en linceul blanc, le remplissait d'épouvante. Que de fois n'a-t-il fui, glacé de terreur, au bruit de ses propres pas sur la terre durcie par la gelée, n'osant regarder derrière lui de peur de se voir suivre par quelque effroyable croquemitaine. Que de fois aussi n'a-t-il tressailli au sifflement d'un coup de vent subit, croyant entendre la course effrénée du cavalier Hessois poursuivant une de ses expéditions nocturnes !

Toutes ces terreurs de la nuit n'étaient pourtant que des fantômes que l'obscurité fait surgir dans l'esprit. Si au cours de sa vie il avait vu bien des spectres, si pendant ses promenades solitaires les maléfices du démon l'avaient souvent entouré, la lumière du jour mettait fin à tous ses maux et, malgré le diable et toutes ses œuvres il eût pu vivre heureux si un être qui occasionne plus de tourments à l'homme que les fantômes, les esprits et toute latribu des sorcières,

ne se fût trouvé sur son chemin. Cet être, c'était une femme.

Parmi les élèves qui s'assemblaient le soir une fois par semaine pour recevoir son instruction musicale, se trouvait Katrina Van Tassel, enfant unique d'un riche fermier hollandais. Belle fille de dix-huit ans, rondelette comme une perdrix, fraîche comme les pêches des espaliers de son père, elle était célèbre dans tout le pays non seulement pour sa beauté, mais aussi pour sa dot et ses espérances. Une certaine coquetterie se trahissait à son costume, mélange habile de modes anciennes et modernes qui lui seyait à ravir. Elle portait les ornements d'or vif apportés de Saardam par sa trisaïeule, et le joli corselet des vieux temps, avec une jupe très courte qui laissait voir le plus joli petit pied et la plus fine cheville à dix lieues à la ronde.

Ichabod Crane avait le cœur susceptible à l'endroit du beau sexe, aussi n'est-il pas étonnant qu'il se soit épris d'un si beau brin de fille, surtout après lui avoir fait visite dans la maison de son père. Le vieux Balthus Van Tassel était le

modèle du fermier d'autrefois, prospère, content, généreux. Ses regards et ses pensées s'aventuraient rarement en dehors de sa ferme, mais dans ces limites tout était confortable, heureux et bien entretenu. Ses richesses le satisfaisaient sans le rendre fier ; il se piquait plutôt de l'abondance dont il jouissait que de son train de vie. Sa maison était bâtie sur les bords du Hudson, dans un de ces coins de verdure bien abrités et féconds qu'affectionnent tant les fermiers hollandais. Au-dessus du toit s'étendaient les branches d'un grand orme au pied duquel bouillonnait une source de l'eau la plus douce et la plus fraîche, qui s'échappait du tonneau tenant lieu de réservoir pour couler à travers l'herbe et rejoindre un ruisseau babillant entre les aunes et les saules. Une grange aussi vaste qu'une église adossée à la maison d'habitation, regorgeait des richesses de la ferme ; du matin au soir on y entendait battre le blé ; les hirondelles et les martinets voletaient en gazouillant sur les bords du toit où une quantité de pigeons, les uns regardant en l'air comme pour observer le temps, d'autres la tête enfouie sous

l'aile, et d'autres encore s'ébouriffant et roucoulant, se chauffaient au soleil. D'énormes porcs gras grognaient dans leur étable, d'où s'échappait de temps en temps quelque petit cochon de lait d'un naturel plus aventureux. Un escadron majestueux d'oies blanches naviguaient sur un étang voisin, accompagnées de toute une flotte de canards ; des régiments de dindons gloussaient dans la cour où se trémoussaient les pintades, véritables mégères à en juger d'après leur cri maussade et mécontent. Devant la porte de la grange se pavanait le coq, ce mari, guerrier et galant homme modèle, battant des ailes et chantant dans la joie et l'orgueil de son cœur, se baissant parfois pour gratter la terre et appelant ensuite généreusement sa famille toujours affamée à venir manger le délicat morceau qu'il avait déniché.

La vue de toutes ces richesses de basse-cour, qui promettait si bonne chère pour l'hiver, fit venir l'eau à la bouche de notre maigre pédagogue. Sa gourmandise se représentait les porcs se promenant tout rôtis, un boudin dans le ventre, et une pomme à la bouche, les pigeons

douillettement couchés dans un bon pâté et couverts d'une croûte dorée ; les oies nageant dans leur propre jus, et des couples de canards faisant bon ménage dans leur plat, bien arrosés d'une sauce Soubise. En imagination il se taillait des jambons et des tranches de lard dans chaque cochon ; il ne pouvait voir une dinde sans se la figurer troussée et entourée de saucissons succulents ; le beau chantre du jour lui-même lui apparaissait couché sur le dos dans un plat, l'air pitoyable comme si lui, le vainqueur, fût réduit à demander grâce.

Se représentant tout cela avec délices, et parcourant de ses gros yeux verts les gras pâturages, les riches champs de blé, de seigle, de sarrasin et de maïs, et les vergers aux arbres chargés de fruits qui entouraient la demeure de Van Tassel, Ichabod se sentit au cœur une véritable passion pour l'héritière de toutes ces propriétés. Il se délectait à l'idée de la facilité avec laquelle on pourrait réaliser cette fortune et placer l'argent en grandes étendues de terrains incultes. Bien plus sa fantaisie en éveil lui représentait déjà la florissante Katrina entourée

de toute une bande d'enfants, assise sur un chariot changé d'ustensiles de ménage de toutes sortes, lui-même à califourchon sur une jument, suivie de son poulain, tous en route pour le Kentucky, le Tennessee ou Dieu sait quelle région plus lointaine encore.

L'intérieur de la maison acheva la conquête du cœur d'Ichabod ; en y pénétrant il se sentit vraiment épris. C'était une de ces vastes maisons de ferme au faîte élevé et pointu, construite dans le style transmis par les premiers colons hollandais ; la saillie du toit en pente formant sur le devant une véranda qui pouvait se fermer par le mauvais temps. Là-dessous étaient accrochés des fléaux, des harnais, divers instruments aratoires et des filets servant à la pêche dans la rivière voisine ; les côtés étaient garnis de bancs et le rouet placé à un bout de ce grand porche et la baratte à l'autre indiquaient à quels usages il pouvait servir. De cette véranda Ichabod émerveillé pénétra dans le vestibule qui occupait tout le centre de la maison, et où l'on se tenait le plus souvent. La vaisselle en étain resplendissait sur un grand buffet, dans un coin on voyait un

grand sac de laine prête à filer, dans un autre une masse de tiretaine fraîchement sortie du métier, et des épis de maïs, des cordons de pommes et de pêches sèches entremêlées de piments rouges, pendaient en gais festons le long du mur. Une porte entrebâillée lui permit de couler un regard dans la salle où les meubles en acajou reluisaient comme des miroirs. Les chenets, la pelle et les pincettes brillaient parmi la verdure qui dissimulait le foyer ; des oranges en cire et des conques ornaient la cheminée, au-dessus de laquelle pendaient des chapelets d'œufs d'oiseaux aux mille couleurs ; un grand œuf d'autruche était suspendu au milieu de la pièce, et une armoire dans un coin, laissée ouverte à dessein, révélait un trésor de vieille argenterie et de porcelaine soigneusement raccommodée. Du moment où Ichabod jeta les yeux sur ces bienheureuses régions, il ne connut plus de repos, tout occupé qu'il était à gagner le cœur de l'incomparable fille de Van Tassel. Dans cette entreprise il se heurta pourtant à de plus réelles difficultés que le chevalier d'autrefois, qui n'avait à combattre que des géants, des sorciers,

des dragons vomissant des flammes, et autres adversaires tout aussi aisément vaincus, et à se frayer un chemin à travers des poutres de fer et des murs d'airain pour pénétrer jusqu'au donjon où la dame de ses pensées se trouvait enfermée – toutes choses qu'il accomplissait avec la même facilité qu'on a à se tailler un chemin au milieu d'un pâté – sur quoi, cela va sans dire, la dame lui accordait sa main. Ichabod avait au contraire à trouver le chemin du cœur d'une coquette de village, entouré d'un labyrinthe de caprices, qui présentait des difficultés et des obstacles toujours nouveaux ; en outre il lui fallait combattre une armée de terribles adversaires en chair et en os, les nombreux adorateurs rustiques qui assiégeaient le cœur de la belle, et qui, se surveillant mutuellement d'un œil jaloux, étaient prêts à faire cause commune contre tout prétendant nouveau.

De tous ses rivaux, le plus redoutable était un certain gros bretteur bruyant et tapageur, du nom d'Abraham, ou selon le diminutif hollandais, Brom Van Brunt. Large d'épaules, aux articulations solides, aux cheveux noirs frisés, il

avait une physionomie rude mais non déplaisante, respirant à la fois la malice et la fierté. Sa charpente herculéenne et ses membres puissants l'avaient fait surnommer « Brom Bones », nom sous lequel il était connu dans tout le pays. Cavalier aussi habile qu'intrépide, ayant à cheval l'adresse et l'agilité du Tartare, il était toujours le premier dans toutes les courses, et grâce à l'ascendant que donne la force physique dans un milieu rustique, il était toujours choisi comme arbitre dans les querelles, donnant sa décision, le chapeau sur l'oreille, d'un ton qui n'admettait ni réplique ni appel. Plutôt malicieux que méchant, il était aussi prêt à faire des folies qu'à se battre, ses manières brusques et autoritaires cachant un vrai fond de bonhomie. Accompagné de trois ou quatre bons compagnons qui le prenaient pour modèle, il parcourait la campagne, assistant à toutes les fêtes et à toutes les querelles à dix lieues à la ronde. L'hiver il arborait un bonnet de fourrure orné d'une longue queue de renard, et dès que dans une réunion les gens du pays voyaient paraître ce panache bien connu, ils savaient qu'il fallait s'attendre à une bourrasque.

À minuit on entendait parfois passer toute la bande au galop, criant et hurlant comme des Cosaques, et les vieilles femmes réveillées en sursaut se recouchaient tranquillement en se disant : « ce n'est que Brom Bones et toute sa compagnie ! » Il inspirait à ses voisins un sentiment de crainte mêlée d'admiration bienveillante, et dès qu'il s'agissait de quelque bonne farce ou aussi d'une rixe dans le voisinage, on hochait la tête en pariant que Brom Bones y était pour quelque chose.

Cet énergumène faisait depuis quelque temps sa cour à la belle Katrina, et quoique ses manières galantes ressemblassent quelque peu aux douces caresses d'un ours, on dit qu'elle ne le décourageait pas précisément. Toutefois dès qu'il se mit sur les rangs, les autres prétendants se retirèrent, ne se sentant pas de force à se jeter en travers des amours d'un lion de sorte que le dimanche soir quand le cheval de Brom était attaché à la grille de Van Tassel ses rivaux s'éloignaient désespérés, pour faire le siège de quelque autre forteresse moins bien gardée.

À tout prendre, avec un rival pareil un plus fort qu'Ichabod se serait retiré, et un plus sage aurait désespéré, mais son caractère présentait cet heureux mélange de souplesse et d'entêtement qui l'emporte souvent sur des qualités plus nobles, et comme le roseau de la fable, bien qu'il se courbait à la moindre pression, il se relevait aussitôt, dressant la tête aussi fièrement qu'auparavant. Se mettre ouvertement en campagne contre un tel rival eût été pure folie, car ce dernier n'était pas homme à laisser contrarier sa passion, pas plus que cet autre amant violent, Achille d'illustre mémoire. Ichabod fit donc sa cour de façon fort discrète, se servant de son rôle de professeur de chant pour se rendre très souvent à la ferme. Non qu'il eût à craindre l'intervention des parents, si souvent une pierre d'achoppement pour les amoureux. Baltus Van Tassel était une bonne âme indulgente, il aimait sa fille mieux que sa pipe même, et en homme raisonnable et bon père, il la laissait faire ses quatre volontés. Quant à sa brave petite femme, le ménage et la basse-cour lui donnaient assez à faire, car elle disait avec raison que les

canards et les oies sont de sottes créatures qu'il faut surveiller, mais que les jeunes filles peuvent se garder elles-mêmes. Ainsi, tandis que la ménagère affairée vaquait avec empressement à ses affaires, ou faisait tourner son rouet à un bout de la galerie, et que le brave Baltus fumait sa pipe à l'autre bout, contemplant les exploits d'un petit guerrier en bois qui, un sabre à chaque main, se battait vaillamment contre le vent sur la girouette de la grange, Ichabod faisait la cour à leur fille, assise auprès de la source sous le grand orme, ou se promenant au crépuscule, l'heure si favorable à l'éloquence d'un amoureux.

Je ne prétends pas savoir comment on doit s'y prendre pour gagner le cœur d'une femme. Pour moi, j'avoue qu'il a toujours été une énigme digne d'admiration. Chez l'une il semble n'avoir qu'un point faible, une seule porte par où l'ennemi puisse entrer, tandis que chez une autre mille chemins conduisent à la citadelle. Pour faire capituler le premier il faut un tour de force, mais pour garder le second, une habileté stratégique est nécessaire, puisqu'il s'agit de faire le siège de chaque nouvelle porte. Le vainqueur de mille

cœurs ordinaires a droit à une certaine gloire, mais celui qui règne en maître unique sur le cœur d'une Célimène est un véritable héros. Certes le redoutable Brom Bones n'en était pas là, et du moment où Ichabod Crane s'était mis sur les rangs, ses espérances avaient baissé ; on ne voyait plus son cheval attaché à la grille le dimanche soir, et une hostilité mortelle grandit peu à peu entre lui et l'instituteur du Vallon Endormi.

Brom, qui était chevaleresque à sa manière, aurait volontiers déclaré ouvertement la guerre, et fait valoir leurs droits réciproques à la dame de leurs pensées selon la manière de ces logiciens simples d'autrefois, les chevaliers errants, c'est-à-dire en combat singulier ; mais Ichabod connaissait trop bien la force supérieure de son adversaire pour oser se mesurer avec lui. Il avait une fois entendu Bones se vanter qu'il « plierait le maître d'école en deux et le placerait sur une planche dans sa propre salle de classe », et la prudence lui défendait d'aller au-devant de cette menace. Il y avait quelque chose de très agaçant dans cette attitude obstinément paisible qui ne

laissait à Brom d'autre ressource que de mettre en jeu les batteries de sa malice, et de jouer tous les mauvais tours possibles à son rival. Ichabod fut en butte à la persécution fantasque de Bones et sa bande, qui se mirent à envahir le domaine jusqu'alors si paisible du pauvre pédagogue. Ils enfumaient sa classe de chant en bouchant le tuyau de la cheminée ; faisaient irruption la nuit dans l'école, malgré son système formidable de défense, mettant tout sens dessus dessous, de telle façon que le pauvre maître d'école commença à croire que toutes les sorcières du pays y tenaient leur sabbat. Pour comble d'avanie, Brom saisissait toutes les occasions de le rendre ridicule aux yeux de sa bien-aimée, et dressa même un méchant roquet à geindre de la façon la plus lamentable, le présentant à la jeune fille comme un maître de chant rival d'Ichabod.

Les choses continuèrent ainsi pendant quelque temps sans qu'il y eût d'importante modification dans la situation relative des deux rivaux. Par un bel après-midi d'automne, Ichabod était assis, l'air pensif, sur le tabouret élevé qui lui servait de chaire et d'où il surveillait tout son petit monde.

La férule à la main, comme un sceptre, symbole du pouvoir absolu, les verges, terreur des malfaiteurs, suspendues à trois clous derrière lui, il avait étalé sur son bureau de nombreux articles de contrebande et des armes prohibées, confisqués sur la personne des gamins paresseux des pommes à moitié rongées, des canonnières, des pirouettes, des attrape-mouches, et des légions entières de cocottes. Quelque châtiment exemplaire venait évidemment d'être exigé, car les élevés étaient tous plongés dans leurs livres, ou chuchotaient à la dérobée sans quitter le maître des yeux ; un silence plus ou moins absolu régnait dans la pièce. Tout à coup on vit apparaître à la porte un nègre vêtu d'un costume en étoffe grossière, coiffé d'un vieux chapeau sans bord, et monté sur un poulain sauvage, à longs poils, et à peine dressé, qu'il dirigeait au moyen d'une corde en guise de licou. Il apportait à Ichabod une invitation de la part de Mynheer Van Tassel à une petite fête qui devait avoir lieu chez lui le soir même. S'étant acquitté de sa commission en se donnant l'air important et en employant le beau langage qu'affecte toujours un

nègre en pareille occasion, il s'éloigna, en toute hâte, comme s'il n'avait pas un instant à perdre.

À l'instant tout était en mouvement dans la classe naguère si tranquille. Le maître fit réciter leur leçon aux élèves sans s'arrêter pour des bagatelles, les plus adroits en sautèrent impunément la moitié, les paresseux reçurent un bon coup de férule pour les encourager ou leur aider à prononcer un mot difficile. On jeta les livres de côté sans les ranger ; on renversa les encriers, fit tomber les bancs, et les écoliers rendus à la liberté une heure plus tôt que de coutume, se sauvèrent comme une bande de diablotins criant et se démenant sur le gazon dans leur joie d'être si tôt délivrés.

Le galant Ichabod passa au moins une demi-heure de plus que d'habitude à sa toilette, brossant et fourbissant son plus bel ou plutôt, son unique habit, et, s'arrangeant les cheveux devant le bout de miroir cassé accroché au mur. Pour se présenter devant la dame en véritable cavalier, il emprunta une monture au fermier chez lequel il logeait à ce moment, un vieux Hollandais

colérique du nom de Hans Van Ripper, et se mit en route, nouveau Don Quichotte en quête d'aventures. Mais comme tout auteur de roman d'aventures qui se respecte, je dois m'arrêter ici pour décrire mon héros et son coursier. Sa Rossinante était un vieux cheval de ferme poussif, qui avait survécu à tout sauf à ses propres vices. Décharné, velu, il avait une tête en marteau sur un cou de brebis ; sa crinière et sa queue couleur de rouille étaient enchevêtrées et entremêlées de glouterons ; il était borgne, mais dans l'œil qui lui restait perçait le regard d'un vrai démon, et à en juger d'après son nom de Salpêtre, il avait dû être très fougueux dans sa jeunesse. En effet, il avait été la monture préférée de son maître, le colérique Van Ripper, cavalier ardent s'il en fut, qui avait sans doute fait passer dans la bête quelque chose de sa propre fougue, car toute vieille et cassée qu'elle paraissait, elle avait autant de malice et de méchanceté, diabolique qu'une jeune pouliche.

Quant à Ichabod, le cavalier valait bien sa monture. Les étriers trop courts ramenaient ses genoux presque à la hauteur du pommeau de la

selle ; ses coudes pointus le faisaient ressembler à une sauterelle ; il tenait la cravache à la main comme un sceptre, et le mouvement cahotant du cheval faisait battre ses bras en cadence comme des ailes. Un petit béret de laine lui descendait sur le nez, et les basques de son habit flottaient derrière lui, couvrant la croupe du cheval. Tel se montra Ichabod sortant de la ferme de Hans Van Ripper, au pas traînant de son vaillant coursier, spectacle vraiment rare en plein jour.

C'était, comme je l'ai déjà dit, une belle journée d'automne ; le ciel était pur et serein et la nature portait cette riche parure couleur d'or que nous associons toujours à l'idée d'abondance. Les forêts avaient revêtu des teintes sombres de brun et de jaune, et la gelée s'attaquant aux arbres les plus délicats les avait colorés de nuances vives d'orange, de pourpre et d'écarlate. De longues files de canards sauvages traversaient les airs à une hauteur vertigineuse, on entendait aboyer les écureuils dans les bosquets de hêtres et de noisetiers, et le cri plaintif de la caille s'élevait de temps en temps d'un chaume voisin.

Les petits oiseaux célébraient leurs festins d'adieu, chantant et folâtrant, voletant d'arbre en arbre et, de buisson en buisson selon le caprice du moment, trouvant partout une variété de baies en profusion. L'honnête rouge-gorge, proie de prédilection du chasseur en herbe, faisait entendre sa note mélancolique : les merles, dont le vol couvrait le ciel de noirs nuages, situaient et gazouillaient ; le pivert aux ailes d'or et à la huppe rouge étalait son large jabot noir et son plumage éclatant ; quant au geai, ce bruyant petit-maître vêtu d'un habit bleu clair aux basques blanches, il criait et bavardait, sautillait et saluait de tous les côtés, faisant semblant d'être en bonne amitié avec tous les chantres du bocage.

En allant tout doucement son petit bonhomme de chemin, Ichabod toujours sensible aux signes précurseurs d'une abondance culinaire, laissa errer ses regards avec délices sur les richesses du joyeux automne. Partout s'étalaient devant ses yeux de vastes provisions de pommes ; les unes pendant encore aux arbres dont elles menaçaient de faire craquer les branches sous leur poids, d'autres remplissant des paniers et des tonneaux

prêts pour le marché, d'autres enfin rassemblées en monceaux dorés pour alimenter la presse à cidre. Plus loin s'étendaient de vastes champs de maïs ; les épis d'or brillant au milieu de la verdure qui les recouvrait, donnaient l'espérance de délicieux gâteaux et de bonne bouillie, et les potirons jaunes couchés au-dessous, le ventre rebondi au soleil, promettaient une longue série de pâtés excellents. Un peu plus loin il passa par des champs de sarrasin parfumé, exhalant l'odeur d'une ruche d'abeilles, et en imagination il vit de délicieuses gaufres bien beurrées et enduites de miel par la jolie petite main potelée de Katrina Van Tassel.

L'esprit ainsi occupé par de douces pensées et des images délicieuses, il poursuivit son chemin le long d'une chaîne de collines qui dominent les plus beaux sites sur les rives du Hudson. Le large disque du soleil disparaissait au couchant. La grande nappe du Tappan Zee, aux eaux immobiles et vitreuses, n'était troublée que par une faible ondulation allongeant par endroits l'ombre bleue qu'y jetait la lointaine montagne. Pas un souffle d'air ne venait balayer les

quelques légers nuages qui flottaient dans le ciel. À l'horizon les teintes dorées du couchant se muaient lentement en un vert clair, que venait ensuite remplacer le sombre azur de la voûte céleste. Un dernier rayon oblique du soleil disparu dorait encore les cimes boisées des rochers qui surplombaient le fleuve, et rendait plus foncées par contraste les ombres grises et violettes qui revêtaient leur base. Au loin une chaloupe voguait lentement au gré du courant. Sa voile flottant inutile autour du mât, et à voir autour d'elle le ciel se refléter dans ces ondes calmes, on eût dit un vaisseau suspendu dans les airs.

La nuit tombait lorsqu'Ichabod fit son entrée au château de Heer Van Tassel, où se pressait déjà l'élite et la fleur de tout le voisinage. De vieux fermiers, gens maigres et secs la peau cannée, en costume de gros drap, avec des bas bleus et d'énormes souliers aux superbes boucles d'étain, accompagnaient leurs femmes remuantes et ridées, coiffées d'un petit bonnet tuyauté, et portant une robe à la jupe courte et au corsage long d'où pendaient leurs ciseaux et pelotes, et

une grande poche en indienne. Le costume des jeunes filles était presque pareil à celui de leurs mères, si ce n'est que par-ci par-là, un chapeau de paille, un beau ruban, peut-être même une robe blanche attestaient l'influence des modes de la ville. Les jeunes gens en veste courte aux basques carrées, et ornée de prodigieux boutons de cuivre, portaient pour la plupart les cheveux à la catogan, surtout s'ils pouvaient se procurer une peau d'anguille, chose qui avait dans le pays la réputation de fortifier admirablement la chevelure.

La figure principale dans toute l'assemblée était Brom Bones, venu à la réunion sur son cheval préféré Diavolo, bête qui avait toute la fougue et la malice de son maître, et que lui seul savait dompter. On savait même qu'il avait une préférence pour les chevaux vicieux qui vous jouent toutes sortes de tour et qu'on monte au risque de sa vie, trouvant un cheval bien dressé et docile indigne d'un gars courageux.

Je m'attarderais volontiers à décrire les charmes qui ravirent l'œil de mon héros à son

entrée dans la pièce d'honneur de Van Tassel. Non pas ceux de l'assemblée de jolies filles aux fraîches couleurs, mais les charmes solides d'une véritable table à thé hollandaise à l'heureuse saison d'automne. On ne saurait décrire les gâteaux si variés qui s'empilaient sur les assiettes, et que seules savent faire les ménagères hollandaises expérimentées. On y voyait la fameuse brioche, l'*oly koek* plus tendre encore, et la pâte croustillante et fondante du *cruller* ; des gâteaux sucrés et des biscuits secs, des pains d'épices et des gâteaux au miel, et toute la tribu des gâteaux. Et puis il y avait des tartes aux pommes et aux pêches et des pâtés de courges ; sans compter les tranches de jambon et de bœuf fumé, de plus des conserves exquises de prunes, de pêches, de poires et de coings, sans parler de l'alose grillée et des poulets rôtis, ni des bols de lait et de crème, – le tout posé pêle-mêle, comme je l'ai décrit, sur la table au milieu de laquelle fumait la théière magistrale, que le ciel bénisse ! Le temps et l'haleine me font défaut pour parler de ce banquet comme il le mérite, et j'ai d'ailleurs hâte de poursuivre mon histoire.

Heureusement qu'Ichabod étant moins pressé que son biographe, eut le loisir de faire justice à toutes ces délicatesses.

C'était un brave être plein de reconnaissance, dont le cœur se dilatait à mesure que son ventre s'emplissait de bonne chère, et que la nourriture mettait en train comme d'autres la boisson. Il ne pouvait se défendre de rouler ses gros yeux dans leurs orbites et de rire tout bas à la pensée qu'il serait peut-être un jour le maître de tout cet incroyable étalage de luxe et de splendeur. Comme il tournerait vite le dos à l'école, ce jour-là, se moquant de Hans Van Ripper et de tous ses autres protecteurs mesquins, et mettant à la porte tout pédagogue ambulant qui oserait le traiter de collègue.

Le vieux Baltus Van Tassel se promenait parmi ses invités, le visage épanoui de contentement et de bonne humeur, rond et jovial comme la pleine lune. Son accueil était bref mais énergique, se bornant à un serrement de main, une tape sur l'épaule, un bruyant éclat de rire, et une invitation cordiale à se mettre à table et à se

servir soi-même sans se gêner.

Mais voilà que la musique partant de la salle commune appelle les danseurs. Un vieux nègre aux cheveux gris, qui pendant plus d'un demi-siècle avait servi d'orchestre ambulant, jouait d'un instrument aussi vieux et délabré que le musicien lui-même. La plupart du temps il grattait deux ou trois cordes à la fois, accompagnant chaque coup d'archet d'un mouvement de la tête, saluant jusqu'à terre, et marquant du pied le commencement de chaque nouvelle figure.

Ichabod se piquait autant de ses talents chorégraphiques que de ses dons musicaux. Pas un membre, pas une fibre chez lui qui n'y prît part ; et à voir son corps mal bâti en plein mouvement se démener à travers la pièce, on eût dit saint Guy en personne, ce bienheureux patron de la danse, faisant ses évolutions. Il faisait la joie des nègres de tout âge qui, venus de la ferme et des environs, formaient une pyramide de luisants visages noirs, bloquant toutes les portes et fenêtres, contemplant la scène avec délices, et

montrant toutes leurs dents d'un blanc d'ivoire dans leur large sourire. Comment le pion n'aurait-il pas été joyeux et animé ? Il dansait avec l'élue de son cœur, qui souriait aimablement lorsqu'il lui lançait des œillades amoureuses, tandis que Brom Bones, en proie à l'amour et la jalousie, boudait tout seul dans un coin.

La danse finie, Ichabod s'approcha d'un groupe de gens plus pondérés qui fumaient auprès du vieux Van Tassel à un bout de la véranda, racontant des histoires du vieux temps, et faisant de longs récits au sujet de la guerre.

Au moment dont je parle, ce pays avait le bonheur d'abonder en chroniques et en grands hommes. La ligne de frontière entre les armées anglaise et américaine passant près de là pendant la guerre en avait fait un lien infesté de maraudeurs, de transfuges et autres aventuriers. Juste assez de temps s'était écoulé depuis ces événements pour permettre à chaque conteur d'embellir son histoire de quelques petites inventions bien placées, et dans le vague de son souvenir, de se faire le héros de tous les exploits.

On racontait par exemple comment Doffus Martling, un vieil Hollandais à la barbe bleue, n'a manqué de s'emparer d'une frégate anglaise à lui tout seul, avec un vieux canon de neuf, que parce que sa pièce éclata à la sixième décharge. Un autre vieux monsieur que je ne nommerai pas, car c'est un mynheer trop riche pour qu'on en parle à la légère, passé maître en l'art de la défense, déclarait avoir à la bataille de White-plains paré une balle de fusil avec une épée de sorte qu'il l'entendit siffler autour de la lame et la sentit glisser sur la poignée ; en foi de quoi il était toujours prêt à montrer l'épée dont la poignée était en effet un peu courbée. Plusieurs autres avaient joué un rôle également important, et tous étaient absolument convaincus d'avoir été pour beaucoup dans l'heureuse terminaison de la guerre.

Mais tout ceci n'est rien en comparaison des histoires de revenants et de visions qui vinrent ensuite. La contrée est riche en légendes de ce genre, qui s'épanouissent dans ces régions retirées mais disparaissent devant la population flottante de nos campagnes. Les revenants se

voient rarement encouragés dans nos villages, car leur premier sommeil fini, à peine ont-ils eu le temps de se tourner dans la tombe, que les amis qui leur survivaient ont déjà quitté le voisinage, de sorte que lorsqu'ils se promènent la nuit ils n'ont pas de connaissance à qui rendre visite. Voilà pourquoi on n'entend parler de revenants que dans les vieilles communes hollandaises.

Mais c'était grâce au voisinage du Vallon Endormi que le surnaturel jouait un si grand rôle dans tous les contes du pays. La contagion était dans l'air même venant de cette région hantée ; il en soufflait des rêves, et des cauchemars infectant toute la contrée. Plusieurs habitants de la vallée se trouvaient chez Van Tassel, et débitaient selon leur coutume leurs légendes merveilleuses On parla de plaintes et lamentations, de processions funèbres, vues et entendues auprès du grand arbre où fut fait prisonnier le malheureux Major André. On nomma aussi la dame Manche qui hantait la sombre vallée de la Roche aux Corbeaux, où elle a péri dans la neige, et qu'on y entend souvent gémir l'hiver par les nuits d'orage. Mais le plus grand nombre d'histoires se rapportaient au

spectre préféré entre tous, au Cavalier sans tête, que depuis quelque temps on avait plusieurs fois entendu parcourir le pays, et qui, disait-on, attachait toutes les nuits son cheval parmi les tombes du cimetière.

C'est à son site solitaire que cette église doit d'avoir été choisie comme retraite par tous les fantômes du pays. Bâtie sur une butte, elle est entourée d'acacias et de grands ormes, entre lesquels ses murs convenablement blanchis à la chaux brillent modestement, telle la pureté chrétienne rayonnant à travers les ombres d'une retraite tranquille. Une pente douce conduit à une nappe d'eau argentée, bordée de grands arbres, d'où l'on aperçoit au loin les teintes bleues des collines qui enserrent la vallée du Hudson. À voir le cimetière tapissé de gazon, où les rayons du soleil semblent dormir tranquillement, on se dirait que là du moins les morts peuvent reposer en paix. D'un côté de l'église s'étend un large vallon boisé où coule entre des quartiers de roc et des troncs d'arbres, un torrent impétueux. Un pont de bois le traversait autrefois, non loin de l'église : les hauts arbres environnants jetaient

une ombre épaisse sur le chemin qui y menait, de sorte que même de jour c'était un endroit sombre et triste, et de nuit une obscurité terrifiante y régnait. Tel était le repaire de prédilection du Cavalier sans tête, l'endroit où on le rencontrait le plus souvent. On parla de sa rencontre avec le vieux Brouwer, incrédule invétéré au sujet de revenants, qui dut monter en croupe derrière lui. Ils galopèrent par monts et par vaux, à travers marais et fourrés, jusqu'à ce que, arrivés au pont, le cavalier se changeant subitement en squelette, jetât le vieux Brouwer dans le torrent, et disparut dans un coup de tonnerre.

Là-dessus Brom Bones, qui traitait cavalièrement le Hessois d'insigne jockey, raconta une aventure non moins merveilleuse. Il soutint qu'un soir en rentrant du village voisin de Sing-Sing, le troupier hessois l'avait rattrapé et que lui, Brom, avait parié un bol de punch qu'il l'emporterait sur lui à la course et qu'il aurait gagné, car son cheval battit le cheval fantôme à plates coutures, si en arrivant au pont près de l'église le Hessois n'eut disparu.

Tous ces récits faits à mi-voix du ton monotone dont on parle dans l'obscurité, tandis que le visage des auditeurs n'était éclairé que de temps en temps par la lueur d'une pipe, s'imprimèrent profondément dans l'esprit d'Ichabod. Pour sa part il fit de longues citations de son auteur inestimable Cotton Mather, et parla aussi des événements merveilleux arrivés dans son pays natal, et des visions effrayantes qu'il avait eues lui-même au cours de ses promenades nocturnes.

La fête tirait à sa fin. Les vieux fermiers rassemblèrent leurs familles, les faisant monter dans les chariots, que pendant quelque temps encore on entendit s'éloigner en cahotant le long des chemins. Quelques jeunes filles montèrent en croupe derrière leurs amoureux, et leur rire gai, se mêlant au bruit des sabots des chevaux, résonna à travers les bois silencieux, s'affaiblissant peu à peu jusqu'à ce que tout retombât dans le silence. Seul Ichabod, convaincu de son succès auprès de la belle, restait, selon l'usage des prétendants campagnards, pour se ménager un tête-à-tête avec l'héritière. Je ne saurais dire ce qui se passa au

cours de cette entrevue, mais je crains fort que les affaires ne se soient gâtées, car il sortit bientôt tout déconfit, la mine piteuse. Oh les femmes, les femmes ! La petite coquette lui aurait-elle joué un tour à sa façon ? Son encouragement du pauvre pédagogue n'était-il qu'une feinte pour s'assurer la conquête de son rival. – Dieu seul le sait, moi pas. Qu'il suffise de dire qu'Ichabod se déroba et s'enfuit de l'air d'un homme qui aurait fait des ravages dans un poulailler plutôt que dans le cœur d'une belle. Sans regarder à droite ni à gauche, sans remarquer l'étendue des richesses champêtres qu'il avait si souvent convoitées des yeux, il alla droit à l'écurie, et à coups de pied et de poing réveilla brusquement son cheval et l'arracha au gîte confortable où il dormait profondément, rêvant à des montagnes de blé et d'avoine, et à des vallées entières d'herbe et de trèfle.

C'était l'heure du berger lorsqu'Ichabod, le cœur lourd et tout penaud, se mit en route pour rentrer, poursuivant son chemin le long des hautes collines qui s'élèvent au-dessus de Tarry Town, et qu'il avait si joyeusement traversées

l'après-midi même. L'heure était aussi triste que lui-même. Au-dessous de lui le Tappan Zee étendait ses eaux sombres à peine visibles, sur lesquelles s'élevait de loin en loin le grand mât d'une chaloupe paisiblement ancrée près du rivage. Dans le silence de minuit, il entendit même aboyer un chien de l'autre côté du Hudson, mais le son lui parvint tellement affaibli qu'il lui fit seulement sentir quelle distance le séparait de ce fidèle compagnon de l'homme ; de temps en temps aussi le chant d'un coq, réveillé par hasard, venait de quelque ferme située dans la montagne – mais il lui semblait l'entendre en rêve. Rien autour de lui ne donnait signe de vie, sauf le cri du grillon ou les accents gutturaux de la grenouille dans un marais voisin, qui semblait dormir d'un sommeil agité, et se retourner tout à coup dans son lit.

Toutes les histoires de fantômes et d'esprits qu'il avait entendues pendant la soirée lui revinrent alors en foule à l'esprit. La nuit se fit de plus en plus noire ; les étoiles semblaient s'enfoncer plus profondément dans le ciel, et parfois même des nuages balayés par le vent les

lui cachaient entièrement. Jamais il ne s'était senti si seul et si triste. Et à chaque pas il s'approchait davantage de la scène même de tant d'histoires de revenants. Devant lui, barrant le chemin, se dressait un énorme tulipier, s'élevant gigantesque au-dessus de tous les arbres environnants. Ses branches noueuses aux contours fantastiques, aussi grandes que le tronc d'un arbre, se courbaient jusqu'à terre, pour remonter ensuite de nouveau dans les airs. On l'appelle toujours l'arbre du Major André, car c'est tout près de là que le malheureux officier fut fait prisonnier. Il inspire un sentiment de vénération mêlée de crainte aux gens du peuple le regardant, un sentiment de vénération dû à leur sympathie pour l'infortuné Major, tandis que les manifestations surnaturelles qu'on attribue à l'endroit leur inspirent une terreur superstitieuse. En s'approchant de cet arbre redoutable Ichabod se mit à siffler pour se donner du courage et crut entendre un sifflement qui lui répondait, mais ce n'était que le vent dans les branches desséchées. En arrivant plus près il s'imagina voir un objet blanc suspendu à l'arbre ; s'arrêtant et cessant de

siffler, il l'examina et découvrit que c'était seulement un endroit du tronc où l'écorce enlevée par la foudre laissait le bois à blanc. Tout à coup il entendit un gémissement, ses dents claquèrent, ses genoux serrèrent convulsivement la selle : ce n'était que le craquement des grosses branches ballottées par la brise. Il dépassa l'arbre sans autre accident, mais de nouveaux périls l'attendaient.

Deux cents mètres plus loin un ruisseau traverse le chemin et va se perdre dans un vallon boisé et marécageux. Des troncs d'arbres jetés en travers servent de passerelle. À cet endroit un bouquet de chênes et de marronniers entrelacés de vignes sauvages jetaient une ombre sépulcrale sur la route. C'était une épreuve cruelle que de devoir traverser ce pont. C'est là, sous ces mêmes arbres que fut dressée l'embuscade dans laquelle tomba le malheureux André. Depuis ce moment on dit que le ruisseau est hanté, et c'est rempli d'épouvante que l'écolier passe par là à la nuit tombante.

Le cœur d'Ichabod battait violemment ;

prenant son courage à deux mains, et donnant des coups de pied à son cheval. Il essaya de passer le pont au galop, mais au lieu d'avancer, la vieille rosse perverse fit un mouvement de côté et alla se jeter contre la haie. Ichabod, dont les craintes augmentaient à chaque instant, secoua les rênes et appliqua de formidables coups de talon, mais en vain, la bête se mit en marche que pour plonger dans un fourré de broussailles et d'aunes de l'autre côté du chemin. Le maître d'école se mit alors à rouer de coups de pied et de cravache les flancs décharnés du vieux Salpêtre, qui se rua en avant, ronflant et écumant, pour s'arrêter devant le pont avec une brusquerie qui faillit lancer son cavalier par-dessus sa tête. À ce moment un clapotement de l'eau, près du pont, parvint à l'oreille d'Ichabod. Dans l'ombre épaisse des arbres sur le bord du ruisseau, il vit s'élever noir et menaçant, un énorme objet informe qui ne bougeait pas, mais semblait se ramasser dans les ténèbres, monstre énorme prêt à bondir sur le voyageur.

La terreur fit dresser les cheveux sur la tête du pédagogue épouvanté. Que faire ? C'était trop

tard pour rebrousser chemin ; du reste quelle chance aurait-il d'échapper à un fantôme, ou un esprit, si c'en était un, qui pouvait chevaucher sur le vent ? Faisant donc montre d'un courage qu'il était loin de ressentir, il demanda d'une voix mal assurée : « Qui va là ? » Point de réponse. Il répéta sa question d'un ton encore plus inquiet. Toujours rien. De nouveau il laboura les flancs de l'inflexible Salpêtre, puis fermant les yeux il entonna un psaume avec une ferveur inaccoutumée. Aussitôt l'objet mystérieux se mit en mouvement, et d'un bond vint se poster au milieu de la route. Bien que la nuit fût noire, la forme de l'être inconnu se révéla maintenant en une certaine mesure. C'était un cavalier de haute taille, monté sur un cheval noir d'une puissante encolure. Il ne montra aucune violence, mais trotta doucement à côté de Salpêtre revenu maintenant de sa frayeur et de son entêtement.

Ichabod ne goûtait guère la société de cet étrange compagnon nocturne, et se rappelant l'aventure de Brom Bones et du Hessois Galopant, accéléra le pas de son cheval dans l'espoir de le dépasser. Mais l'inconnu le suivit à

la même allure. Alors Ichabod s'arrêta et mit son cheval au pas, croyant rester en arrière ; l'autre fit de même. Prêt à défaillir. Ichabod chercha à reprendre son cantique, mais sa langue desséchée lui collait au palais, et il ne put émettre un son. Il y avait quelque chose de mystérieux et d'épouvantable dans le silence entêté de ce compagnon opiniâtre. Bientôt Ichabod en reçut une explication effrayante. En montant une pente la silhouette de son compagnon, d'une hauteur démesurée, enveloppé d'un grand manteau, se dessina nettement contre le ciel, et Ichabod fut frappé d'horreur en s'apercevant qu'il n'avait pas de tête. La terreur du malheureux fut portée à son comble en constatant que cette tête qui aurait dû reposer sur les épaules du cavalier était placée sur le pommeau de sa selle. Il fit pleuvoir une grêle de coups de pied et de poing sur son cheval espérant par un bond subit donner le change à son compagnon, mais le spectre le suivit pas à pas. Tous deux s'élancèrent donc à fond de train, franchissant tous les obstacles, les pierres volant et les étincelles jaillissant sous les sabots de leurs coursiers bondissants. Dans sa hâte de fuir,

Ichabod penchait son long corps maigre sur le cou de son cheval, ses vêtements légers flottant derrière lui.

Ils atteignirent ainsi le carrefour d'où part la route menant au Vallon Endormi, mais le cheval d'Ichabod qui semblait possédé du démon, au lieu de s'y engager, prit de l'autre côté et se jeta tête baissée dans la descente à gauche. Or c'est ce chemin qui passant par un vallon boisé et sablonneux, conduit au pont célèbre dans les annales de la démonologie, et au-delà duquel s'élève la butte verte couronnée par la petite église aux murs blancs.

Grâce à la frayeur de son cheval le cavalier maladroit avait tout d'abord pris les devants ; mais tout à coup les sangles de la selle se cassant, il la sentit glisser sous lui. La saisissant par le pommeau il essaya en vain de la retenir, mais n'eut que tout juste le temps de se garer en se suspendant au cou de sa bête lorsqu'elle tomba à terre où il l'entendit fouler sous les sabots du cheval de son persécuteur. Un instant la pensée de la colère de Hans Van Ripper lui traversa

l'esprit, car c'était sa selle des dimanches et jours de fête ; mais ce n'était pas le moment des craintes puériles, le fantôme était à ses trousses, et il eut fort à faire à garder sa position, glissant tantôt d'un côté tantôt de l'autre ou ballotté avec violence sur la crête de l'épine dorsale de son cheval.

Une ouverture entre les arbres vint le rassurer. en lui faisant espérer qu'il s'approchait du pont menant à l'église et le reflet argenté d'une étoile dans les eaux du torrent confirma son espoir. En effet il vit bientôt briller les murs de l'église parmi les arbres, et se rappelant l'endroit où le compagnon mystérieux de Brom Bones avait disparu : « Si seulement je puis arriver jusqu'au pont, se dit-il, je suis sauvé. » À cet instant il entendit le cheval noir souffler et haleter derrière lui, et crut même sentir sa chaude haleine. Encore un coup de pied convulsif dans les côtes et le vieux Salpêtre s'élança sur le pont, ses sabots retentirent sur les planches résonnantes ; il gagna l'autre côté. Ichabod se retournant alors pour voir si son persécuteur allait disparaître, selon la tradition, dans un éclair, vit au contraire le

fantôme se levant sur ses étriers, sur le point de lui lancer sa tête. Il essaya, mais en vain, d'éviter le hideux projectile qui vint s'écraser sur son crâne avec un fracas épouvantable, le malheureux alla mordre la poussière, tandis que Salpêtre, le coursier noir et le cavalier fantôme passaient en tourbillon.

Le lendemain matin on retrouva le vieux cheval, sans selle, la bride traînant à terre, broutant tranquillement l'herbe à la porte de son maître. Son cavalier ne parut pas au déjeuner, – l'heure du dîner vint et toujours pas d'Ichabod. Les enfants s'assemblèrent à l'école, et errèrent le long des rives du ruisseau, mais l'instituteur ne se fit pas voir. Hans Van Ripper commença à s'inquiéter du sort du pauvre Ichabod et de sa selle. On ouvrit une enquête, et après des recherches minutieuses on retrouva ses traces. Sur le chemin de l'église, on découvrit la selle, foulée aux pieds dans la boue ; de profondes empreintes de sabots de chevaux courant évidemment à toute vitesse, marquaient la route jusqu'au pont, au-delà duquel à un endroit où le torrent était large et ses eaux sombres et

profondes, on retrouva le chapeau du malheureux Ichabod, et tout auprès un potiron fracassé.

On dragua, le ruisseau sans découvrir le cadavre du maître d'école ; Hans Van Ripper comme exécuteur testamentaire du défunt examina le paquet contenant tous ses effets, qui se trouvèrent consister en deux chemises et demie, deux cravates, une ou deux paires de bas de laine, une vieille calotte en velours à côtes, un rasoir rouillé, un livre de cantiques aux pages cornées, et un diapason cassé. Quant aux livres et au mobilier ils appartenaient à la commune, à l'exception de la fameuse histoire de sorcellerie, d'un almanach et d'un livre expliquant les songes et, disant la bonne aventure, dans lequel était enfermée une feuille de papier écolier qu'Ichabod avait couverte de pattes de mouche et de taches d'encre en de vains efforts pour célébrer en vers l'héritière de Van Tassel. Ces livres de magie et le poétique griffonnage furent aussitôt condamnés aux flammes par Hans Van Ripper, qui résolut de ne plus envoyer ses enfants à l'école, disant que jamais à sa connaissance lire et écrire n'avaient profité à personne. Le peu

d'argent que possédait le maître d'école – il venait de toucher son trimestre – avait disparu avec lui.

Le mystérieux événement fit les frais de toutes les conversations le dimanche suivant après l'office. Des groupes de curieux se formèrent dans le cimetière, auprès du pont, à l'endroit où l'on avait trouvé le chapeau et le potiron. On rappela les histoires de Brouwer, de Bones, et un tas d'autres, et les ayant comparées au cas actuel, on conclut avec force hochements de tête que le pauvre Ichabod avait été enlevé par le Hessois galopant. Comme il était célibataire et qu'il ne laissait pas de dettes, bientôt personne ne s'en préoccupa plus ; on transféra l'école à un autre endroit, et un nouveau pédagogue régna à sa place.

Il est vrai qu'un vieux fermier qui se rendit à New-York quelques années plus tard, et qui nous communiqua cette aventure macabre, en rapporta la nouvelle qu'Ichabod était encore en vie ; que c'était en partie la crainte du fantôme et de la colère de Hans Van Ripper, en partie la

mortification qu'il avait ressentie en étant subitement congédié par l'héritière qui lui avaient fait quitter le voisinage ; qu'il s'était transporté dans une ville lointaine, où, tout en exerçant sa profession il avait fait son droit, puis admis au barreau, il avait fait une campagne électorale, s'était lancé dans le journalisme, et finalement était entré dans la magistrature.

L'on remarqua aussi que Brom Bones qui, peu de temps après la disparition de son rival, avait conduit la belle Katrina à l'autel, prenait un air finaud toutes les fois qu'on racontait l'histoire et riait toujours aux éclats lorsqu'on en venait à l'épisode du potiron ; ce qui donna à supposer à quelques-uns qu'il en savait plus long là-dessus qu'il ne voulait le dire.

Mais les vieilles commères, qui sont les meilleurs juges en pareille matière, soutiennent jusqu'à ce jour qu'Ichabod fut enlevé par quelque agent surnaturel, et les soirs d'hiver, au coin du feu, elles racontent volontiers son histoire. Le pont est devenu de plus en plus l'objet d'une crainte superstitieuse, et c'est peut-être pour cela

qu'on a ces dernières années détourné la route peur la faire passer le long du biez. L'école abandonnée tomba bientôt en ruines, et acquit la réputation d'être hantée par l'âme de l'infortuné pédagogue. Aussi par les paisibles soirées d'été, le laboureur reprenant lentement le chemin de la ferme, s'imagine-t-il souvent entendre au loin la voix d'Ichabod chantant un psaume sur un air mélancolique dans la tranquille solitude du Vallon Endormi.

Post-scriptum écrit de la main de M. Knickerbocker.

L'histoire qui précède est racontée à peu près comme je l'ai entendu débiter à une assemblée de la municipalité de la vieille ville de Manhattoes, à laquelle assistaient les citoyens les plus considérés. Le narrateur était un vieux bonhomme à l'habit râpé, et au visage d'une gaieté triste ; aux efforts qu'il fit pour amuser la société je le jugeai de fortune médiocre. Le récit terminé, on rit et applaudit beaucoup, surtout

deux ou trois conseillers qui avaient dormi la plupart du temps. Un vieux monsieur, grand et sec, aux sourcils en broussailles, ne se dérida pourtant pas ; croisant de temps à autre les bras, baissant la tête et regardant par terre, il semblait chercher à résoudre un problème dans son esprit. C'était un de ces hommes prudents qui ne rient jamais qu'à bon escient. La gaieté calmée, et le silence rétabli, un coude appuyé sur le bras de son fauteuil, et l'autre main sur la hanche, il demanda en fronçant les sourcils quelle était la moralité de l'histoire ?

Le narrateur qui levait précisément un verre de vin à ses lèvres afin de se rafraîchir après ses fatigues, s'arrêta un instant, et regardant l'interlocuteur avec déférence, posa lentement son verre, et déclara que l'histoire devait logiquement prouver ces trois choses :

Qu'il n'y a pas de condition qui n'ait son avantage et ses plaisirs – pourvu que l'on comprenne la plaisanterie.

Que celui qui se mesure à la course avec un cavalier fantôme fera une rude chevauchée.

Et que par conséquent être éconduit par une héritière hollandaise est un moyen sûr pour un maître d'école de village d'obtenir de l'avancement.

Le vieux monsieur prit un air ahuri à cette explication, tandis que l'autre me parut le regarder avec malice. Finalement il observa que tout ceci était très bien, mais qu'il persistait à considérer l'histoire comme quelque peu extravagante, et certains points lui semblaient douteux.

– Ma foi, répliqua le narrateur, quant à cela, je n'en crois pas la moitié moi-même.

D. K.

# Le fiancé d’outre-tombe

Dans cette région sauvage et pittoresque de la haute Allemagne qu'on appelle l'Odenwald, non loin de laquelle les eaux du Mein se jettent dans le Rhin, s'élevait autrefois au sommet d'une des plus hautes montagnes le château féodal du baron de Landeshort. De nos jours tombé en grande partie en ruines, le château disparait presqu'entièrement sous les vieux hêtres et les sombres sapins qui l'entourent, au milieu desquels la tour principale se dresse pourtant comme une sentinelle, et paraît à l'exemple de son ancien maître que nous venons de nommer, vouloir dominer tout le voisinage.

Le baron, dernier rejeton mâle de la très noble famille de Katzenellenbogen[1], avait hérité non seulement de ce qui restait des biens de ses ancêtres, mais encore de tout l'orgueil de sa race. Quoique la disposition belliqueuse de ses aïeux

[1] C'est-à-dire : « Coude-de-Chat », nom d'une famille autrefois très puissante dans ce pays. On nous dit que le nom eut son origine dans l'hommage adressé jadis à une belle dame de la famille, renommée pour la beauté impeccable de son bras.

eut beaucoup contribué à amoindrir son patrimoine, il s'efforçait néanmoins de maintenir un semblant de grandeur. Les mœurs plus pacifiques du siècle avaient fait abandonner à la plupart des autres seigneurs leurs vieux châteaux forts, perchés comme des aires d'aigles dans les montagnes, et ils s'étaient construit des demeures plus commodes dans la plaine. Le baron seul vivait fièrement retiré dans sa petite citadelle, nourrissant avec un entêtement invétéré toutes les haines héréditaires dans sa famille ; de sorte qu'il se trouvait être dans les plus mauvais termes avec presque tous ses voisins, à cause de querelles survenues entre leurs trisaïeuls.

Le baron n'avait qu'une fille unique ; mais, ainsi qu'il arrive souvent, la nature en ne lui accordant qu'un seul enfant avait répandu sur celle-ci tous ses dons. Son entourage tout entier, depuis sa nourrice jusqu'aux commères du voisinage, – gens compétents s'il en fût ! – affirmaient sans cesse que sa beauté n'avait pas d'égale dans toute l'Allemagne. Les soins de son éducation avaient été confiés à ses deux tantes, femmes accomplies, qui avaient passé une partie

de leur jeunesse dans une des petites cours d'Allemagne. Docile à leurs instructions, elle devint bientôt un vrai prodige. À dix-huit ans elle brodait de façon merveilleuse, et dans ses interminables tapisseries, représentant l'histoire des Saints, les personnages paraissaient vivants, tant elle avait su mettre d'expression dans leurs visages. Elle lisait sans trop de difficulté, et avait ainsi pris connaissance de plusieurs anciennes légendes d'église, et de presque toutes les prouesses chevaleresques racontées par les vieux chroniqueurs. Elle signait son nom sans en omettre une lettre, et si lisiblement que ses tantes pouvaient le lire sans l'aide de lunettes. Elle excellait à fabriquer ces petits riens, aussi charmant qu'inutiles, dont aiment à s'entourer toutes les femmes ; elle évoluait avec grâce dans les mouvements si compliqués et majestueux des danses de son époque ; elle jouait les airs les plus connus sur la harpe et la guitare, et savait par cœur toutes les balades sentimentales et les tendres romances des vieux troubadours de son pays. Pour avoir elles-mêmes, dans leur jeunesse, donné dans mainte amourette, ses tantes n'en

étaient que mieux désignées à remplir le rôle de gardiennes vigilantes auprès de leur nièce. Existe-il en effet de duègne plus sévère qu'une ancienne coquette ? Elles ne la quittaient presque jamais, et il lui était interdit de franchir les limites de la propriété à moins d'être accompagnée. On lui prêchait sans cesse les règles de l'étiquette, la nécessité de se conformer en toutes choses à la volonté de celles qui l'élevaient. Quant aux hommes, on lui avait inculqué une telle crainte, une telle menace à l'égard du sexe fort, qu'elle n'eût jamais hasardé un regard sur le plus beau cavalier du monde, fût-il étendu mourant à ses pieds.

Les bons résultats de ce système ne tardèrent pas à se manifester et la jeune fille devint un modèle de docilité et de correction. Tandis que tant d'autres perdaient leur jeunesse et leur fraîcheur à briller aux regards du monde, – exposées à être cueillies et jetées de côté par n'importe quelle main, – sous la protection de ses gardiennes irréprochables elle se développait et se transformait petit à petit, rayonnant de tout l'éclat de sa beauté, comme un bouton de rose qui

s'épanouit, entouré d'épines protectrices. Ses tantes, justement fières de leur ouvrage, laissaient souvent entendre, que si d'autres jeunes filles pouvaient s'écarter tant soit peu du droit chemin, l'héritière des Katzenellenbogen au moins resterait toujours irréprochable.

Bien qu'il n'eût qu'un seul enfant, la famille du baron était néanmoins fort nombreuse, la Providence l'ayant doté d'une multitude de parents pauvres. Tous sans exception lui portaient cette affection si naturelle que ressentent les déshérités de la fortune pour celui qu'elle a favorisé. Ils lui étaient extraordinairement dévoués, et profitaient de toutes les occasions pour se rendre en masse au château, qu'ils égayaient par leur présence. Ils se retrouvaient à toutes les fêtes de famille, où, mis en gaieté par la bonne chère, ils vantaient sur tous les tons les charmes de ces réunions.

Quoique de petite taille, le baron avait une grande âme. Se sentir ainsi le personnage le plus important de son petit monde, flattait infiniment son amour-propre. Jamais il n'aurait trouvé un

auditoire aussi attentif aux interminables histoires qu'il aimait à débiter sur les vieux guerriers à l'air farouche dont les portraits pendaient aux murs, que parmi ces gens qui vivaient tous à ses dépens. Croyant fermement au surnaturel, personne ne connaissait mieux que lui les vieilles légendes et les contes fantastiques, qui se rattachent à chaque gorge, chaque pic de montagne de son romanesque pays. Son goût pour le merveilleux était partagé par ses hôtes, qui, écarquillant les yeux, ne se lassaient pas d'entendre et de réentendre pour la centième fois une histoire dont ils connaissaient déjà les moindres faits. Ainsi s'écoulait l'existence du sire de Landeshort, maître absolu sur son domaine, oracle de tous ceux qui l'écoutaient, parfaitement heureux, – surtout par sa profonde conviction d'être l'homme le plus sage de son temps.

À l'époque dont nous parlons, un grand nombre de personnes se trouvaient réunies au château pour une affaire de la plus haute importance : il s'agissait de recevoir dignement le fiancé que le baron avait choisi pour sa fille. De

longue date, l'union de leurs deux familles avait été projetée entre ce gentilhomme et un vieux seigneur bavarois de ses amis. Les démarches préliminaires avaient été conduites selon les règles de la plus stricte étiquette ; la date du mariage était déjà fixée sans que les jeunes gens se fussent jamais vus. Le fils du Comte d'Altenbourg, rappelé de l'armée pour la cérémonie, était actuellement en route pour le château, d'où il ramènerait chez lui sa jeune femme. Un courrier, annonçant sa prochaine arrivée, avait même été expédié par lui de Wurzbourg, où il se trouvait retenu par un accident fortuit. Dans l'attente, tout était sens dessus dessous au château. Parée de ses plus beaux atours, la fiancée était vraiment ravissante. Ses deux tantes ayant passé toute la matinée à se disputer au sujet de sa toilette, la jeune fille put suivre sa propre inspiration, et le résultat faisait honneur à son goût. L'émotion du moment rehaussait l'éclat de son teint et, la voyant ainsi, l'homme le plus exigeant se fût estimé heureux de la posséder. À chaque parole qu'on lui adressait, son visage se couvrait d'une furtive

rougeur, tandis que ses yeux rêveurs, les battements précipités de son cœur, toute son attitude dénotait la profondeur de son trouble. Ses tantes tourbillonnaient autour d'elle, et, comme la plupart des vieilles filles, très sensibles et portant un grand intérêt aux choses du cœur, elles ne lui ménageaient pas leurs conseils sur la tenue qui conviendrait à la situation.

Le baron s'agitait de son côté. À vrai dire, il ne lui restait rien à faire, mais c'était un petit homme vif et affairé qui ne pouvait rester en place, lorsqu'il voyait les autres s'agiter autour de lui. Parcourant le château dans tous les sens, il interrompait les domestiques dans leur travail sous prétexte d'activer leur zèle, et – gros moucheron importun – il bourdonnait à travers toutes les pièces, croyant participer à la besogne qu'il ne faisait qu'entraver.

Cependant les préparatifs s'achevaient promptement : les forêts retentissaient des « Tally-ho » des chasseurs, rapportant le plus beau gibier, les cuisines regorgeaient de vivres, on avait retiré des caves d'innombrables

bouteilles des meilleurs crus du Rhin et de la Moselle, on assure même que le grand fût de Heidelberg avait été mis à contribution. On voulait en effet accueillir cet hôte tant désiré avec tout le faste et l'entrain qui distinguaient la bonne vieille hospitalité allemande. Lui, pourtant, tardait à arriver, et les heures s'écoulaient, les unes après les autres, sans qu'on signalât son approche. Le soleil, après avoir éclairé de ses derniers rayons obliques les pentes boisées de l'Odenwald, venait de disparaître derrière les montagnes, dont les sommets seuls étaient encore baignés des feux du couchant. Du haut de la principale tour du château, le baron s'efforçait de percer l'obscurité croissante, espérant à chaque instant apercevoir à l'horizon le jeune comte, suivi de son escorte. Déjà il croit les voir paraître, il entend les sons d'un cor que répètent les échos de la vallée, un groupe de cavaliers s'avance lentement sur la grande route, – mais, arrivés au pied de la colline, ils prennent subitement une autre direction. Les dernières lueurs du soleil disparaissent, les ténèbres envahissent peu à peu la campagne, tout rentre dans le silence et

l'obscurité.

Pendant que régnait au château de Landeshort cet état de perplexité, une scène autrement dramatique se jouait dans une autre région de l'Odenwald. Le jeune comte von Altenbourg chevauchait de cette allure sobre et réglée que prend tout homme sur la route qui doit le conduire au mariage, lorsque, l'obligation de faire sa cour lui ayant été enlevée par le zèle officieux de ses amis, il ne lui reste qu'à se présenter en conquérant auquel le prix de la victoire est assuré d'avance. À Wurzbourg il rencontra un jeune compagnon d'armes, avec qui il s'était lié quelques années auparavant en combattant à la frontière, et qui, ayant quitté l'armée, retournait alors dans son pays. Hermann von Starkenfaust était un cœur loyal et un des plus braves chevaliers de la noblesse allemande. Le château de son père était situé non loin de celui de Landeshort, mais une querelle héréditaire avait tenu les deux familles éloignées pendant des siècles. Les premières effusions passées, les deux amis se firent part de tout ce qui leur était advenu depuis qu'ils s'étaient séparés. Le comte fit le

récit détaillé de ses fiançailles avec une jeune fille qu'il n'avait jamais vue, mais dont on lui avait fait le portrait le plus séduisant. Comme ils devaient voyager dorénavant dans la même direction, ils résolurent de faire route ensemble, et partirent de Wurzourg de grand matin, Altenbourg ayant donné ordre à ses gens de les suivre à distance. Chemin faisant, les deux voyageurs se plongeaient dans les bons souvenirs de leur jeunesse passée ensemble dans les camps ; – le comte, il est vrai, était toujours ramené à sa situation actuelle et s'attardait volontiers à énumérer les charmes et les qualités de sa fiancée.

Tout en causant, ils s'étaient engagés dans les montagnes de l'Odenwald, et s'aventuraient à travers une gorge sauvage, rendue presque impraticable par les arbres innombrables qui l'ombrageaient. Il est bien connu qu'à cette époque les forêts de l'Allemagne fourmillaient de bandits tout aussi nombreux que les revenants qui hantaient les châteaux, et aux premiers étaient venus s'ajouter les hordes des soldats récemment licenciés qui parcouraient la campagne. Rien

d'étonnant, par conséquent, à ce que nos voyageurs se soient vus attaqués par une bande de ces traînards au milieu de la forêt. Malgré leur résistance opiniâtre, ils auraient été écrasés par le nombre, sans l'arrivée de l'escorte qui mit les voleurs en fuite. Mais hélas en se défendant, le jeune comte avait déjà reçu une blessure mortelle, et avec tous les soins voulus on le ramena à Wurzbourg où fut appelé en toute hâte un religieux aussi habile à administrer les remèdes corporels que spirituel. Il n'eut pourtant qu'à s'occuper de l'âme du blessé, auquel il ne restait plus que quelques instants à vivre.

S'il n'avait pas été précisément un amoureux des plus ardents, le comte s'était pourtant toujours montré strictement exact à remplir ses devoirs de galant homme, et en expirant il recommanda avec instance à son ami de repartir immédiatement pour le château de Landeshort afin d'y faire connaître le fatal accident qui seul l'avait empêché d'être fidèle à son rendez-vous. – Je ne pourrai dormir tranquille dans ma tombe, répétait-il avec angoisse, si je n'ai la certitude d'être obéi en ceci. Il n'y avait pas à hésiter

devant une demande faite à un pareil moment, et Starkenfaust faisait son possible pour tranquilliser son ami, faisant le serment d'exécuter fidèlement ses dernières volontés. Le moribond étreignit faiblement la main du chevalier comme pour le remercier, puis se mit à délirer, laissant échapper des paroles sans suite, où il était question, tour à tour du combat, de sa fiancée, de sa parole jurée ; – il commanda qu'on lui amenât son cheval afin de partir pour Landeshort, et expira enfin en l'acte imaginaire de se mettre en selle.

Starkenfaust répandit des larmes sincères sur la mort prématurée de son galant compagnon, et songea ensuite avec effroi à la mission si délicate qu'il avait à remplir. Le cœur serré par son chagrin, il était aussi dans une grande perplexité quant à l'accueil qui lui serait fait à Landeshort. Il se voyait arrivant là-bas en trouble-fête, parmi des gens dont les sentiments hostiles lui étaient bien connus et dont il allait d'un coup détruire les plus chères espérances. Cependant il ne pouvait réprimer une certaine curiosité au sujet de la belle héritière des Katzenellenbogen, qu'on avait tenue

jusque-là rigoureusement éloignée du monde ; car lui-même, fervent admirateur du beau sexe, il était par tempérament naturellement attiré vers toute entreprise tant soit peu aventureuse ou romanesque.

Avant son départ, le chevalier réglait avec le bon religieux tout ce qui concernait l'enterrement de son ami, qui devait être enseveli dans la cathédrale même, où reposaient déjà plusieurs de ses ancêtres, et ses gens affligés se chargèrent de rendre les derniers honneurs à leur jeune maître.

Il nous faut retourner à présent au château de Landeshort, où nous avons laissé le baron en vedette sur la plus haute tour, et toutes les autres personnes en proie à une vive agitation au sujet de l'hôte attardé, – agitation que le retard forcé du dîner augmentait encore.

La nuit tombait, et toujours personne. Renonçant enfin à tout espoir, le baron descendit de son poste d'observation. Les plats étaient en train de se gâter, le chef au désespoir s'arrachait les cheveux, et il ne restait au châtelain d'autre parti à prendre que de faire servir le banquet sans

attendre plus longtemps l'arrivée du principal invité. Et l'assemblée, comme une garnison affamée à laquelle on vient de porter des vivres, se précipitait à table, lorsque retentit un cor, signalant l'approche d'un étranger. Bientôt le cor résonna une seconde fois sous les murs du château, et la sentinelle répondit d'en haut. Le baron s'avançait précipitamment pour recevoir son gendre. L'étranger avait déjà passé le pont-levis, qu'on avait baissé à son approche, et se trouvait devant la grille. C'était un beau jeune homme de haute taille, monté sur un coursier noir. Pâle et mélancolique, une âme fière et courageuse se reconnaissait à la vivacité de son regard. Au premier instant, le baron fut presque mortifié de le voir se présenter aussi simplement et sans escorte. N'était-ce pas un manque d'égards envers lui et envers l'illustre famille dans laquelle sous peu le jeune homme allait entrer ? Le vieux gentilhomme se persuada pourtant bien vite que l'impatience naturelle aux amoureux avait seule pu entraîner le comte à devancer les personnes qui l'accompagnaient. – Je regrette infiniment, commença l'étranger,

d'arriver si mal à propos mais il lui fut impossible d'achever sa phrase. Le baron, qui se piquait d'éloquence, l'interrompit, lui souhaitant la bienvenue par un discours pompeux, et devant ce flot de langage force fut à notre jeune héros de courber la tête en silence. Ils avaient déjà traversé la cour extérieure et étaient arrivés au pied de l'escalier d'honneur sans que le baron eût repris haleine. Ici il fut de nouveau impossible à l'étranger d'ouvrir la bouche, sa fiancée entourée de toute la famille s'étant avancée jusque-là à sa rencontre. Un instant il la contempla comme en extase ; il semblait avoir mis toute son âme dans le regard plein d'admiration qu'il fixait sur la ravissante jeune fille. Une des vieilles tantes murmura quelques paroles à l'oreille de celle-ci, elle leva timidement ses beaux yeux bleus, ses lèvres s'entrouvrirent, mais son regard ayant rencontré celui du jeune homme, s'abaissa de nouveau sans qu'elle parvînt à articuler un son. Au délicieux sourire qui errait sur ses lèvres roses et dessinait à chaque coin de sa bouche une fossette adorable, il était facile de voir que sa première impression n'avait pas été défavorable.

Le chevalier avait en effet tout ce qu'il faut pour toucher un cœur et une imagination de dix-huit ans.

L'heure était trop avancée pour qu'on pût songer à causer avant le repas, et le baron, entraînant tout le monde à la salle du banquet, insista pour qu'on remît au lendemain toute conversation sérieuse. Tout autour de la grande salle dans laquelle les tables étaient dressées, pendaient les portraits des ancêtres des Katzenellenbogen, et entre ces tableaux étaient suspendus les trophées d'armes et de chasse de ces nobles chevaliers. Des cuirasses enfoncées, des lances brisées, et des bannières en lambeaux, alternaient avec des souvenirs cynégétiques – cornes de cerfs et défenses de sangliers, mélangées aux arbalètes et aux lourdes haches d'armes.

Le chevalier toucha à peine aux mets qu'on lui présenta et s'occupa exclusivement de sa fiancée, à laquelle il parlait à voix basse, sur le ton habituel aux amoureux. Son attitude à la fois empressé et empreinte de mélancolie, semblait

exercer une grande puissance de séduction sur la jeune fille, qui rougissait et pâlissait tour à tour en l'écoutant. Elle lui répondait de temps en temps avec modestie, et s'il détournait la tête, elle lui lançait à la dérobée un regard investigateur, puis laissait échapper un soupir de douce satisfaction. Les jeunes gens étaient évidemment extrêmement épris l'un de l'autre, et les tantes, très versées en pareille matière, déclaraient reconnaître à ces symptômes le véritable coup de foudre.

Le banquet se prolongea, bruyamment, car les convives y apportaient pour la plupart l'appétit formidable qui caractérise ceux dont la bourse est mal garnie et dont l'estomac est en même temps creusé par l'air vif de la montagne. Le baron, mis en verve, débita toutes ses vieilles histoires, et de l'avis universel, jamais il n'avait si bien parlé. Aucun de ses effets ne fut manqué, et à chacun de ses traits d'esprit tous riaient aux éclats. L'esprit de cet honnête gentilhomme campagnard n'était pas, il est vrai, des plus vifs, et ses plaisanteries comme celles d'autres personnages illustres manquaient parfois de sel, mais les siennes

étaient arrosées de force rasades du meilleur Hochheimer, et il est bien connu que les bons mots, même les plus insipides, s'ils sont proférés par le maître de la maison et accompagnés d'un bon vin, sont toujours reçus avec succès. Des traits d'esprit bien autrement forts et salés furent lancés par des personnages de moindre importance ; de temps à autre un compliment par trop hasardé, murmuré à l'oreille d'une jeune femme, la faisait rougir, – même vers la fin de la soirée, il arriva qu'un des nombreux parents pauvres de la famille entonna une chanson pleine d'entrain mais assez leste, qui obligea les deux tantes à se réfugier derrière leurs éventails.

Au milieu de l'hilarité générale, le fiancé seul ne se déridait pas. Loin de perdre cette gravité si peu de mise en pareille occasion, il devenait à chaque instant de plus en plus sombre, et les meilleures saillies du baron ne réussissaient pas à l'égayer. Sa mélancolie semblait gagner sa fiancée, dont le front s'assombrissait d'un nuage de tristesse. L'attitude étrange du jeune couple fut bientôt remarquée par toute l'assemblée, et un malaise général remplaça la bruyante gaieté des

premiers moments. Des regards étonnés s'entrecroisèrent, quelques-uns des convives hochèrent la tête d'un air mystérieux, d'autres, se penchant, chuchotaient à l'oreille de leur voisin. L'entrain ayant tout à fait disparu, la conversation languit et des silences pénibles s'ensuivirent. Aux joyeux récits et aux gais couplets des chansons à boire succédèrent des histoires de revenants et des contes macabres. Le baron mit le comble à la terreur de ses hôtes en racontant l'enlèvement de la belle Léonore par le chevalier-fantôme, – récit merveilleux, qui depuis mis en vers par le poète Burger, est devenu célèbre en tout pays. Cette lugubre histoire fit frissonner tout le monde, – deux jeunes femmes furent prises d'une crise de nerfs, et même l'impassible fiancé paraissait fortement impressionné. Il avait suivi toutes les péripéties du drame avec la plus profonde attention et sans quitter le narrateur des yeux. Lorsque ce dernier fut près de terminer, le chevalier, se dressant de toute sa haute taille, de sorte qu'aux yeux hypnotisés des assistants il parut prendre des proportions gigantesques, poussa un profond soupir et prit solennellement

congé de tous.

Ce fut un ébahissement général. Consterné, le baron s'écria : – Comment quitter le château à cette heure ? Lorsque tout a été préparé pour vous recevoir ! Si vous êtes fatigué, vous n'avez qu'à vous retirer dans l'appartement où votre lit vous attend.

L'étranger fit un signe de refus rempli de mystère. – Hélas dit-il, c'est dans un autre lit que je me reposerai ce soir

L'étrangeté de cette réponse, et surtout le ton dont elle fut proférée, augmentèrent le trouble du baron. Se dominant néanmoins, il redoubla d'efforts pour retenir son hôte. Celui-ci s'obstinant dans son refus, esquissa un geste d'adieu, et quitta la salle d'un pas majestueux. La fiancé baissa la tête tristement et essuya une larme furtive ; ses tantes scandalisées retournèrent pour la consoler.

Cependant, le baron accompagna le chevalier jusqu'à la grille d'entrée, où, en piaffant et rongeant son frein, son fidèle coursier l'attendait. S'arrêtant devant le portail massif, sous une voûte

éclairée faiblement par la lueur incertaine d'une torche, le jeune homme s'adressa au baron d'une voix creuse, qui résonna contre les parois de pierre d'une façon sépulcrale. – Maintenant que nous sommes seuls, dit-il, je vais vous confier la vraie cause de mon départ. J'ai un rendez-vous de la plus haute importance, auquel je ne peux manquer.

– Comment, fit le baron. Ne pouvez-vous envoyer quelqu'un à votre place ?

– Il m'est impossible de me faire remplacer ; je dois y aller en personne. C'est à la cathédrale de Wurzbourg que je dois me rendre...

– Certes ! l'interrompit le baron reprenant courage. Mais demain seulement, en compagnie de votre fiancée...

– Non ! non ! reprit l'autre, d'un accent encore plus tragique. La fiancée qui m'attend, c'est la Mort ! C'est avec elle que j'ai rendez-vous !... les brigands m'ont assassinée !... la tombe est prête à me recevoir... à minuit sonnant je dois être à la cathédrale... je ne peux manquer à mon engagement ! Adieu !

Et s'élançant en selle, il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, qui partit comme un éclair. Pendant quelques secondes le bruit des sabots retentit sur le pont-levis, puis se perdit dans l'éloignement.

Le baron, confondu, retourna dans la salle de fête, et raconta ce qui s'était passé. Des femmes s'évanouirent ; d'autres devinrent à moitié folles de terreur, à l'idée d'avoir soupé en compagnie d'un revenant. Parmi les messieurs, quelques-uns opinèrent que l'étranger ne pouvait être que le Chasseur infernal, dont la meute sauvage fait souvent retentir la nuit les forêts endormies. D'autres crurent reconnaître en lui un de ces êtres surnaturels moins redoutables – simples esprits des montagnes et des bois, qui tracassent depuis des siècles le bon paysan allemand. Un jeune homme, qui ne voulait pas être de l'avis de tout le monde, insinua que le tout n'était peut-être qu'une plaisanterie du fiancé, – ajoutant qu'on pouvait bien s'attendre à pareille chose de la part d'un si lugubre personnage. Toute l'assemblée, le baron en tête, s'indigna d'une telle supposition, et celui qui l'avait hasardée dut promptement

abjurer son hérésie et se ranger à l'opinion générale.

Si quelques doutes subsistèrent encore quant à l'identité de l'étranger, ceux-ci furent entièrement dissipés le lendemain par l'arrivée des nouvelles de Wurzbourg, confirmant la mort et l'enterrement du jeune comte.

Au château la consternation fut maintenant portée à son comble. Le baron s'enferma dans sa chambre, fuyant ses amis, qui, venus pour se réjouir avec lui, ne voulurent point l'abandonner dans son malheur. Circulant par tout le château, ou s'assemblant par petits groupes dans la cour d'honneur, ils haussaient les épaules et s'apitoyaient sur les chagrins d'un si brave homme. Afin de secouer leur tristesse, ils passaient des heures entières à table, mangeant et buvant plus que de coutume.

Mais celle qui était le plus à plaindre, c'était la fiancée, veuve déjà avant son mariage. Elle remplissait le château de ses lamentations. Quels avaient dû être les charmes de l'époux qu'on lui destinait si son fantôme même avait pu gagner

son cœur. Le surlendemain de la catastrophe, lorsqu'elle s'était retirée le soir dans sa chambre, où l'une de ses tantes avait insisté à l'accompagner, celle-ci s'endormit en racontant une longue et terrible histoire de revenants. La chambre, située dans un pavillon isolé, donnait sur un petit jardin, et les pâles rayons de la lune, jouant dans les feuilles d'un saule pleureur, filtraient à travers la fenêtre treillissée sur le lit de la jeune fille. Minuit venait de sonner à la grosse horloge du château ; une douce mélodie, montant du jardin, vint frapper l'oreille de la rêveuse. Se levant en hâte, elle traversa la pièce d'un pied léger et se mit à la fenêtre. Parmi les arbres se dessinait la silhouette d'un homme de haute taille. Soudain un rayon de lune, l'éclairant en entier, fit reconnaître à la jeune fille le fiancé fantôme ! Au même instant, un cri d'effroi fut poussé à ses côtés et se retournant, elle reçut dans ses bras sa tante défaillante. Celle-ci, éveillée par la musique, avait suivi sa nièce jusqu'à la fenêtre. Lorsque les regards de cette dernière cherchèrent de nouveau l'apparition, elle avait disparu.

Chose incroyable, celle des deux femmes dont

les nerfs étaient le plus ébranlés par cette scène, n'était pas la fiancée délaissée. Elle paraissait au contraire éprouver une certaine consolation à revoir celui qui mieux que tous les vivants avait su lui plaire. Il était toujours si beau ; et à défaut de satisfaction plus réelle, contempler les traits d'un fantôme chéri peut sans doute réjouir l'imagination d'une amoureuse de dix-huit ans.

La tante jura ses grands dieux que jamais plus elle ne remettrait les pieds dans cette chambre maudite. La nièce de son côté déclara avec tout autant de fermeté qu'elle ne dormirait nulle part ailleurs. En conséquence, elle dut se résigner à habiter seule la pièce. Elle exigea de sa tante la promesse de ne parler à personne de l'apparition, par crainte de se voir privée dorénavant du seul plaisir qui lui restait : celui de communiquer avec le mort fidèle. Il est impossible de prévoir pendant combien de temps la vieille dame aurait pu garder le silence, car elle était fort bavarde, et tout comme une autre, aurait savouré le plaisir d'être la première à raconter un fait aussi remarquable. Dans le voisinage on cita pendant longtemps comme un trait d'héroïsme féminin

que pour huit jours entiers elle ne souffla mot de cette histoire. Au bout de ce temps sa discrétion ne fut plus mise à l'épreuve, un domestique annonçant un matin à la famille réunie pour le déjeuner que la jeune châtelaine était introuvable. Sa chambre était vide, le lit n'avait point été défait, la fenêtre était grande ouverte et l'oiseau envolé.

La stupéfaction générale qui suivit cette annonce peut seule être comprise par ceux qui ont assisté au spectacle d'un malheur subit frappant un des grands de ce monde. Pour un bon moment chaque pique-assiette posa sa fourchette, ne songeant plus à satisfaire sa faim ; tous parlaient ensemble, et, dans la confusion générale, on ne distingua plus rien, jusqu'à ce qu'une voix dominant le tumulte s'écria : – Le fantôme ! Le fantôme ! C'est le chevalier-fantôme qui l'a enlevée !

En peu de mots la tante fit part aux autres de ce qu'elle savait déjà. Son récit fut appuyé par le témoignage de deux domestiques qui affirmaient avoir entendu vers minuit le bruit des sabots d'un

cheval du côté de la montagne, et cela ne pouvait être évidemment que la course rapide du chevalier-fantôme, emportant sa fiancée vers la tombe. Tous furent convaincus de la chose : de pareils événements se produisant fréquemment en Allemagne. Mais quelle cruelle situation pour le baron ! Il souffrait également dans sa tendresse de père, et dans son orgueil blessé. De deux choses l'une : ou bien sa fille unique lui avait été ravie par un démon et il devait la pleurer comme morte, ou bien elle était devenue l'épouse d'un esprit de la montagne, et le hautain gentilhomme serait obligé de reconnaître plus tard les enfants issus de cette union mal assortie comme héritiers de son nom et de ses biens. Comme d'habitude, il ne savait où donner de la tête, et le désordre le plus complet régnait au château. Il donna ordre à ses gens de monter à cheval et de parcourir le pays en tous les sens à la recherche de la fugitive. Lui-même venait de mettre ses bottes et de ceindre son épée afin de se joindre à la poursuite, lorsqu'il s'arrêta pétrifié par le spectacle qui soudain se présenta à ses yeux. Montée sur un palefroi, une jeune femme, accompagnée par un

cavalier, approchait du château. Elle galopa jusqu'à la grille, sauta à bas de son cheval, se jeta aux pieds du baron, et embrassa en pleurant ses genoux. Celui-ci avait déjà reconnu sa fille, et devinait dans le cavalier qui se tenait à ses côtés l'hôte mystérieux de la soirée des fiançailles. Ses regards éperdus erraient de l'un à l'autre, cherchant le mot de l'énigme, attendri et joyeux de revoir sa fille, il fut ensuite frappé par la belle mine de son compagnon, qui avait, il faut l'avouer, singulièrement embelli pendant son séjour dans le royaume des morts. Ses riches habits faisaient valoir la symétrie de ses formes, et la pâleur et la mélancolie si peu en harmonie avec sa jeunesse avaient été remplacées par un air rayonnant de bonheur et de santé.

Le mystère fut bientôt éclairci. Comme nos lecteurs l'auront sans doute deviné, le ravisseur n'était autre que le chevalier Hermann von Starkenfaust. Il fit le récit de la mort du jeune comte et de la promesse que le mourant avait exigé de lui. Il rappela ensuite ses efforts réitérés pour porter ces faits à la connaissance du baron, et comme quoi l'aimable empressement de celui-

ci avait coupé court à ses explications, il avoua être tombé éperdument amoureux de la fiancée dès le premier instant, et fit ses excuses au baron d'avoir profité de la situation afin d'obtenir au moins une heure d'entretien avec elle. Il expliqua l'embarras qu'il avait éprouvé pour faire une retraite convenable, jusque ce que l'histoire fantastique du chevalier-fantôme lui eût inspiré l'idée d'une sortie aussi brusque et bizarre. Comme quoi, l'inimitié qui existait entre les deux familles l'avait obligé à renouveler ses visites en cachette, rôdant en spectre nocturne sous les fenêtres de la bien-aimée, lui faisant sa cour, et finalement lui persuadant de s'enfuir avec lui et de devenir sa femme.

En toute autre circonstance le baron se fût montré inexorable, car il posait pour un rigide représentant de l'autorité paternelle, et il chérissait obstinément toute querelle héréditaire. Mais, – il aimait encore davantage sa fille ; il avait pleuré sa mort, – il se réjouissait de la retrouver vivante, – et malgré la haine qu'il avait toujours vouée à la maison de son mari, celui-ci au moins était un homme en chair et en os, et non

pas un fantôme insaisissable. À vrai dire, il était un peu offusqué d'avoir de la sorte été mis dedans par son gendre ; il cédait néanmoins aux représentations de ses vieux compagnons d'armes, tous d'accord pour lui prouver que pareille mystification ne dépassait nullement les convenances, surtout lorsque son auteur était un jeune militaire amoureux.

Tout s'arrangea donc. Le baron pardonna au jeune couple, et les fêtes interrompues furent reprises avec plus d'éclat. Les parents pauvres rivalisaient d'amabilité pour le nouveau venu, qui selon eux possédait toutes les qualités la courtoisie, la générosité... et la richesse ! Les tantes furent momentanément interdites par ce couronnement imprévu de leur système d'éducation, mais se consolèrent vite dans la conviction qu'elles n'avaient qu'un seul reproche à se faire : – d'avoir négligé de faire griller les fenêtres. L'une d'elles était en outre profondément mortifiée de voir son récit merveilleux aussi cruellement amoindri, et de devoir reconnaître que le seul spectre qu'elle eût jamais rencontre de sa vie n'était pas authentique.

Cette transformation paraissait au contraire faire le bonheur de la jeune femme. Et ainsi finit l'histoire.